

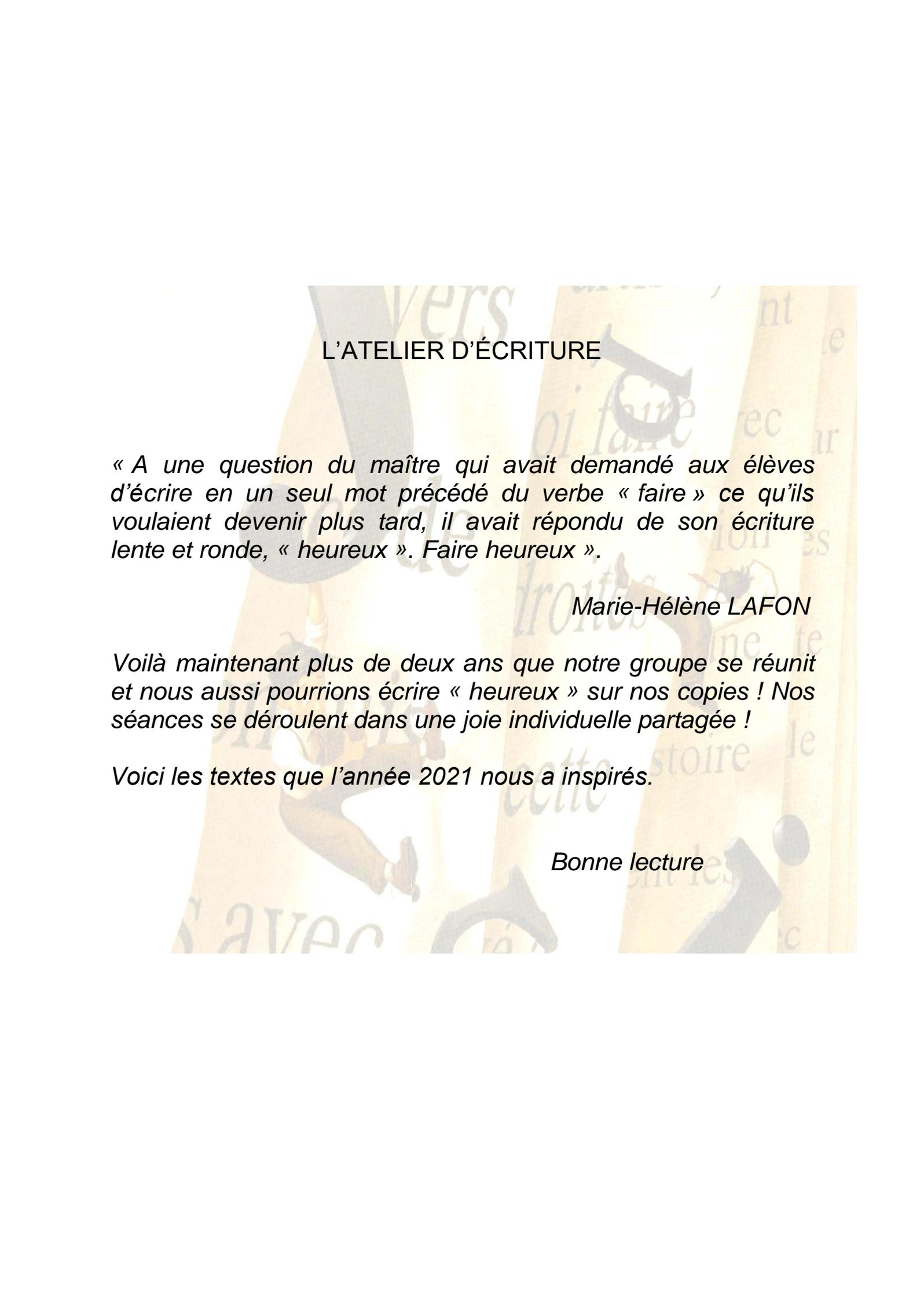


À FLEUR DE MOTS

ATELIER D'ÉCRITURE

**Médiathèque Colette-Lerasle
LA CHAPELLE SAINT-URSIN**

(2021)

The background features a light beige color with faint, semi-transparent text and a silhouette of a person sitting at a desk and writing. The text includes words like 'vers', 'oi faire', 'rec', 'nt', 'e', 'lon', 'es', 'droites', 'ine, te', 'le', 'cette', 'histoire', 'le', 'AVOC', 'ont les', and 'c'.

L'ATELIER D'ÉCRITURE

« A une question du maître qui avait demandé aux élèves d'écrire en un seul mot précédé du verbe « faire » ce qu'ils voulaient devenir plus tard, il avait répondu de son écriture lente et ronde, « heureux ». Faire heureux ».

Marie-Hélène LAFON

Voilà maintenant plus de deux ans que notre groupe se réunit et nous aussi pourrions écrire « heureux » sur nos copies ! Nos séances se déroulent dans une joie individuelle partagée !

Voici les textes que l'année 2021 nous a inspirés.

Bonne lecture

CHAPITRE I
Les sept mots...

ATELIER D'ÉCRITURE 19.01.2021

ANNÉE
LOUER
DOUCEUR
ENTHOUSIASTE
BESTIOLE
LUSTRE
RÉCOMPENSE

L'expression : « *après un temps de réflexion je prends mon stylo et...* »



CETTE SOIRÉE...

Comme tous les soirs, je m'installe à mon bureau, plus précisément, je m'assois en tailleur sur la vieille chaise que j'ai héritée de ma grand-mère l'année précédente, et en regardant de temps en temps par la fenêtre, j'admire dans le jardin les décorations de Noël que nous avons louées. J'ai attendu d'avoir fini tous mes devoirs avant de pouvoir enfin écrire dans mon journal la folle aventure que j'ai vécue en fin de matinée. Je suis très enthousiaste, et pourtant, enfin prête, aucune idée ne me vient à l'esprit. Je me console en me disant qu'à chaque fois, ça se passe comme ça. Après un temps de réflexion, je prends mon stylo et je me mets à écrire un long texte.

C'est mon moment préféré de la journée, lorsque je gratte la feuille avec mon stylo favori, celui qui écrit d'un magnifique bleu turquoise. Le plus jeune de mes chats reste souvent à mes côtés pour chasser les moustiques. C'est toujours très amusant quand il suit des yeux ces bestioles, tel un lion guette sa proie, mais bizarrement, ce soir, il ne s'y attaque pas, mais s'allonge avec douceur sur mon cahier, s'étalant tranquillement dessus de tout son long. Cela m'apaise moi aussi, et un quart d'heure plus tard, les pas de ma mère me réveillent. Je la vois arriver dans ma chambre, qui est dans un style très coloré et décorée par un beau lustre - que j'ai gagné comme récompense à un concours de bricolage organisé par le lycée de ma grande sœur - et elle me porte jusqu'à mon lit, éteint la lampe de mon bureau, me pose un délicat bisou sur le front et repart lire dans le salon.

Julie FLORENTIN



CAMPING OPTION VILLA DE MÉDICIS

Ce n'est qu'en jetant un regard par la fenêtre, au hasard d'une phrase qui coince, que je me rends compte que le soleil commence déjà à descendre derrière les sapins. Encore une journée passée à écrire, et je n'ai pas vu le temps filer. J'ai soudain hâte de sortir d'ici, retrouver la douceur d'une fin de journée de mai. J'ai eu de la chance, le temps a été plutôt clément jusqu'ici. Tant mieux, je ne suis pas sûr de pouvoir chauffer le camping-car correctement. Je le loue jusqu'à la fin du mois, avant l'arrivée des vacanciers, qui rendent les prix exorbitants en été. On n'est pas bien nombreux, en ce moment, quelques retraités seulement, qui passent ici une grande partie de l'année.

Je n'aurais jamais cru que ma femme soit aussi enthousiaste quand je lui ai parlé pour la première fois de mon idée de me retirer quelques semaines pour écrire. Je m'attendais à ce qu'elle se fâche, qu'elle hurle, qu'elle me reproche de la laisser seule avec l'enfant. Et qu'elle me reproche de ne pas aller chercher un nouveau travail. Peut-être même que c'est ce que j'attendais d'elle. J'ai voulu lui donner le mauvais rôle, histoire de pouvoir ensuite décharger mes regrets et mes échecs sur elle. Au lieu de cela, elle m'a répondu, très calmement, que cela faisait des lustres que je lui parlais de ce manuscrit que je n'arrivais pas à terminer, pris dans le quotidien. Peut-être que ce licenciement économique était une chance, en fin de compte, ma seule et dernière chance d'y arriver. *Profites-en, m'a-t-elle dit. Vois-le comme une sorte de récompense après deux décennies de sacrifices pour un employeur qui t'a vite oublié. Pense un peu à toi, maintenant.* De toute façon, avec la conjoncture actuelle, j'avais peu de chances de retrouver un emploi rapidement.

Ici, les conditions sont idéales : plus de distractions, plus de famille, plus de copains, pas de télé, pas même le Wifi – plus d'excuses, en gros. Juste une pression de plus. Après tous ces efforts, je ne peux raisonnablement pas rentrer à la maison sans avoir achevé mon histoire. Encore une demi-heure, et je vais m'arrêter là pour aujourd'hui. Je vais m'asseoir dehors sur ma chaise pliable et m'accorder une petite bière - sans alcool, bien sûr, il faut garder les idées claires, au cas où une idée me tomberait dessus tout à l'heure, juste avant de m'endormir. Je resterai dehors à écouter les bruits de la forêt, en espérant ne pas être trop dérangé par les bestioles attirées par mon modeste éclairage. Mais avant, il faudrait que j'arrive à terminer ce paragraphe. Après un temps de réflexion, je prends le stylo et je continue.

Andréa FLORENTIN



PHOTOGRAPHIES

Époustouflante l'exposition : le puissant, le fragile, le calme et le frisson.

Le vent, la houle partout ici ou ailleurs. Saisissantes les situations : le bleu du ciel le soleil, la brume, la joie, la peine... encore réinventées.

L'image sans le son : l'interdit, l'hésitation, l'invisible, l'indicible... jusqu'aux moindres petits vers et bestioles minuscules. Le cliché, les émotions, la colère ou la raison, la violence et la passion. La douceur ou le charme, la douleur et le drame... La beauté, la rosée, la naissance, l'existence, la noirceur, les couleurs...

Que de merveilles tirées de vos appareils : la vie, le trépas cruel ou victorieux, pas de parodie ni de contrefaçon, la réalité pure et dure, telle en est l'intention. Épreuves de virtuoses, magiciens de la pellicule, portraits en instantané.

Terre de nature, faune et flore cent fois louées et magnifiées... Appliquées sur les murs de ce Muséum du centre de la France depuis des lustres.... Chapeau bas les artistes !!!

Éloges et louanges annotés au hasard sur une page blanche. Beau livre d'or, récompense de l'effort.

Bravo pour aujourd'hui, pour hier et pour demain. Merci pour la mise en lumière des gens, des âmes, des hommes et des femmes.

Le parcours, l'itinéraire... partout dans l'univers...

Je ne peux m'en lasser, je ne veux m'en passer... Je n'ai plus qu'à signer au bas du grand cahier, comme chaque année.

C'est mon cérémonial, rituel immuable et inchangé...

Après un temps de réflexion, je prends le stylo et d'une écriture fine je griffe mon prénom sur le papier glacé tel un félin laissant sa trace... fugace...

« Candice, admiratrice enthousiaste, éclaboussée et impressionnée » !...

Béatrice GIMENEZ



UN JOUR MÉMORABLE

Quatre minutes à tenir... des visages crispés, figés dans l'attente insupportable du dénouement, des hurlements qui jaillissent de toutes parts, à la fois pour exprimer le refus d'une issue fatale au terme d'une confrontation tant espérée depuis toujours, et pour doper l'énergie de ceux qui doivent résister encore quelques minutes ! Il y a tellement de bruit et d'agitation autour de moi, que je n'entends même plus ce que je pense...

Peu à peu le secret espoir d'une fin heureuse semble germer dans nos esprits surchauffés. Tenez bon. 30 secondes... c'est interminable... l'angoisse s'est emparée de la foule maintenant dressée dans la folle certitude d'une victoire qui ne peut tout de même plus ; oh... non... qui ne doit pas nous échapper... la charge émotive monte d'un cran à chaque seconde qui tombe...3...2...1... Explosion libératrice dans les tribunes ! Les tensions viennent de céder, la joie envahit l'espace... la gorge nouée on se félicite, on rit, on pleure, on danse, on n'y croit pas, on est les champions ! Sur le terrain, les joueurs eux-mêmes ne réalisent pas ce qui vient d'arriver, ils galopent en tous sens comme des poules affolées ; un groupe de spectateurs enthousiastes entonne un début de Marseillaise... oui... bon ! Ça aurait été plus agréable avec Lady Gaga ! En pleine cohue, là-bas, quelqu'un tente de calmer un petit supporter qui manifeste sa gaieté par des aboiements excessifs, la bestiole est vite rappelée à l'ordre... La folie je vous dis ! Une joie certes légitime, mais qui n'empêche pas tout un bloc de fans en liesse de savourer un peu trop bruyamment la déconfiture des adversaires ; on peut espérer qu'un peu plus tard ils se ressaisiront, retrouveront les voies de la raison, mais à n'en pas douter, ce sera sans se départir d'une forme de condescendance, les vainqueurs se complaisent souvent dans une attitude de grands seigneurs !

C'était hier, et ce lundi, après un sommeil réparateur, nous nous réveillons, planant semi-conscients sous le voile d'un bonheur qui nous couvre de sa douceur ; les passions se sont apaisées, mais la nuit n'a en rien effacé les images d'une superbe victoire qui soude toute une ville autour d'un bien commun, et qui insuffle désormais en chacun de nous une bonne dose d'optimisme et de confiance dans un avenir dépassant largement les seules préoccupations des sportifs ; une victoire qui abolit la fatalité des destins , il n'est écrit nulle part qu'on doive toujours être des perdants.

C'était hier, la ville qui espérait ce succès depuis des lustres, se souviendra longtemps de ses champions ; mais dans l'immédiat, il s'agit surtout de célébrer l'année, celle de notre exploit historique. Le quotidien local n'a pas attendu pour étaler à sa une, photos, analyses et commentaires élogieux ; dans les bars, les anecdotes alimentent des conversations passionnées, largement échauffées par une surconsommation de bière, ça aide à se faire mousser ! La présentation des joueurs se fera dans quelques jours lors d'un défilé qui empruntera les grandes artères, il précèdera la remise officielle aux valeureux combattants de la fameuse coupe enviée par tant de clubs de la région... à propos, il faudrait qu'on pense à l'astiquer celle-là, ce qui compte, c'est ce qui brille ! Ce sera précédé par un discours destiné à ancrer dans l'esprit des gens le souvenir d'une de

nos trop rares réussites. C'est ce rôle qui m'est confié et là je suis déjà au boulot ! Je sais que je dois avancer prudemment sur le terrain de la vanité et des flagorneries, notamment quand il s'agit de souligner les qualités individuelles de chacun des artisans de la victoire, de louer le sang-froid d'un goal exceptionnel, d'encenser un entraîneur qui a su donner au mot "collectif" le sens qu'il mérite ; mon discours prendra tout son sens, dès que le capitaine présentera fièrement sa coupe aux dieux du foot, tandis que ses coéquipiers ravis recevront des mains du maire la substantielle récompense qui leur avait été promise... avec les yeux écarquillés de grands gamins qui auraient trouvé une grande sucette !

Bon, maintenant, après un temps de réflexion, je prends le stylo et je laisse libre cours à mes divagations sirupeuses !!!

Jean TOUSSAINT



TOMBOLA

« Bonjour les filles lançai-je enthousiaste, devinez ce qui m'arrive, il y a quelque temps j'ai rempli un bulletin dans un magasin et quoi ???? ».

« Tu as gagné quelque chose » demande Ariel.

« Oui ».

« Un paquet de pâtes » s'exclame Brigitte moqueuse.

« Mieux que cela ».

« Un appareil électrique, une télé ? bon arrête de nous faire languir ».

« LE SÉJOUR ».

« Non » disent-elles en chœur.

« Et comme nous avons été très sages au cours de cette année ce sera notre récompense, le séjour est pour quatre en Grèce » ce dont je rêve depuis des lustres.

Le jour dit nous arrivons à l'hôtel situé non loin d'une merveilleuse petite crique. Après le souper nous descendons dans la douceur du crépuscule sur la plage, en face il y a une île, nous décidons de nous y rendre demain après avoir loué une barque. Caroline, courageuse mais pas téméraire nous dit « j'espère qu'il n'y aura pas de bestioles ».

Après un temps de réflexion, je prends le stylo et afin de ne rien oublier, je mets des mots sur ce moment extraordinaire que j'ai passé avec mes amis. Quand j'aurai un petit coup de cafard, je pourrai toujours ouvrir mon texte.

Gislhaine PAGÈS



MESURE DE PROTECTION

J'ouvre mes volets. Dehors, il fait froid : c'est le début d'octobre. La petite sirène doit être toute recouverte de givre : cela n'a rien d'étonnant à Copenhague. Je me prépare et descends ouvrir ma boutique de livres anciens et de collections rares dont je me suis fait la spécialité avec un enthousiasme juvénile, cela faisait déjà des lustres. Je suis très en avance, en fait, ce matin ! Je savoure de la main la douceur de la fourrure de Peluche, cette petite bestiole que j'ai adoptée l'année dernière, à laquelle je me suis attaché, et qui, actuellement, me cause du souci : elle ne peut plus rester avec moi...

Après un temps de réflexion, je prends le stylo et commence à écrire une lettre :

« Bonjour, cher Andreï,

Je m'adresse à l'ami plus qu'au Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle de Moscou. Cela fait déjà deux années que nous ne nous sommes plus vus : c'était juste avant le décès de ma chère Greta, mais le temps passe si vite.

Je t'écris une lettre car j'aime écrire sur ce Vélin avec le magnifique stylo que tu m'avais offert à l'occasion de cette dernière visite. Mais j'en viens au fait : avec cette regrettable épidémie qui a envahi notre planète, Peluche est en danger, et je pèse mes mots ! Mes voisins sont suspicieux, et risquent de me dénoncer pour le faire euthanasier, ce qui me contrarierait fortement. Je te demande de l'accueillir chez toi, à côté du Muséum. Gustav, mon majordome comme je me plais de le nommer, et dont j'ai toujours eu à me louer (il a parcouru maintes fois le monde à la recherche de livres rares pour mes collections), Gustav, donc, te l'apportera : ce sera une récompense pour lui de retourner en Russie.

Sur ce, je te laisse car je dois ouvrir la boutique : c'est l'heure.

Bien à toi et dans l'attente de bientôt de nous revoir...

Hagaard Dunørd »

Voilà, je suis un peu rassuré : Gustav partira lundi pour Moscou. Je m'arrête un moment pour caresser et donner sa nourriture favorite à Peluche, mon VISON préféré.

Alain PONROY



RÉANCRAGE

Il y avait tellement longtemps que je n'avais pas pris le temps de goûter les plaisirs de mon jardin ! Pourtant, cela paraît simple, ce concept de « prendre le temps de prendre son temps » ! Mais la vie nous entraîne dans un tel tourbillon qu'on ne sait plus trouver les freins du train, risquant à chaque instant le déraillement !

Alors là, ici et maintenant, je savoure avec délectation la douceur du printemps à peine éclos, véritable récompense dans cette halte temporelle.

Cette année avait été particulièrement difficile, mais je suis prête à louer sa dureté qui me fait apprécier aujourd'hui, par contraste, le moindre petit pépiement d'oiseau, le moindre frémissement du vent dans les feuillages, la moindre petite bestiole qui caracole autour de mes pieds nus, le moindre parfum subtil émis par une fleur en éclosion précoce... Jamais je n'aurais cru être un jour aussi enthousiaste pour goûter pleinement de si petites choses. Pourtant, les yeux clos, les sens en alerte pour capter toutes les merveilles de ce temps suspendu, je me demande comment j'ai fait pour me passer de ça. La nature me pénètre joyeusement, par tous les pores de ma peau, par les yeux, le nez, les oreilles, même la bouche... et des mots, des phrases, s'imposent à mon cerveau, véritable lavage poétique de tous mes soucis passés et présents. Je ne me sens plus atteignable que par la beauté et la douceur.

L'envie de coucher ces mots nouveaux sur le papier se fait de plus en plus pressante, et, après un temps de réflexion, je prends le stylo et m'installe sous la tonnelle, à même le sol, avec mon petit carnet. Là, j'écris le sens de ce que je vis pleinement à cet instant présent, j'écris l'essence de ma vie qui, désormais, à cause de ce temps arrêté que je me suis octroyé, n'aura plus du tout la même saveur. J'écris l'essentiel, l'appel du renouveau de la nature qui, de tout son lustre, m'intime avec tant de subtilité et de délicatesse, de changer le sens de ma vie, et de la réancrer à des valeurs que j'avais failli oublier.

Catherine GONIN



APPRENTISSAGE

Je m'appelle Julien. En septembre prochain, je commencerai ma première année d'instituteur dans une petite commune rurale de la Creuse, au creux d'une région très vallonnée.

Je suis originaire de Guéret, et aime parcourir cette région un peu rude, mais très verdoyante l'été.

J'ai eu la chance de pouvoir choisir mon école, je suis ravi d'être ainsi très proche de mes futurs élèves.

Ce soir de fin Août, je pense à ce que sera cette rentrée ; bien que légèrement inquiet, je suis surtout enthousiaste à l'idée des projets que je vais proposer aux enfants. Après un temps de réflexion, je prends le stylo et me projette dans la première sortie.

Enfant j'ai passé de longs moments à attraper parfois c'est vrai un peu durement, mais aussi avec une grande douceur toutes sortes de bestioles, fourmis, grillons, mille-pattes etc... Une fois attrapées je les observais longuement, puis allais poursuivre leur étude dans les livres ou à la médiathèque. Cela fait des lustres que je ne l'ai plus fait. Je suis impatient.

Ce soir 25 Septembre, je pose mon cartable, après cette magnifique journée. Ces élèves de CM1 si enthousiastes ont adoré, ils étaient très attentifs, leurs yeux pétillaient, ils riaient aux éclats, fiers de leurs captures. Nous avons même tourné un petit film que nous repasserons en classe.

Quelle récompense, je loue mon choix d'avoir choisi ce métier.

Jocelyne LECAT



2021 : ESPOIR

Une année maudite vient de se terminer. Une autre va commencer et nous espérons qu'elle sera meilleure, mais qui sait ?

Après la douceur ressentie à Noël, c'est le froid qui s'est réinstallé dans la région, avec même un peu de neige. Les enfants sont enthousiastes à l'idée de pouvoir faire un bonhomme de neige, c'est une récompense comme une autre après ce confinement où ils n'ont pas pu sortir aussi souvent qu'ils l'auraient souhaité.

Nous avions pensé louer un petit chalet à la montagne. Il y avait des lustres que nous n'y étions pas allés. Malheureusement il était à nouveau interdit de se déplacer d'une région à une autre, donc notre projet était voué à l'échec.

Heureusement, nous ne sommes pas en appartement, nous avons un jardin et des arbres, ce qui nous permet de nous aérer plus facilement.

Nous avons également une multitude de petites bestioles qui viennent nous rendre visite, surtout pour toutes les graines et les boules de graisse que nous mettons à leur disposition : moineaux, tourterelles, etc...que nous avons plaisir à regarder voler de branche en branche, se disputer, partir, revenir, dans un ballet incessant. On dirait qu'ils ont un moyen de communication qui leur permet de venir au rendez-vous pour partager leur festin. Quelques minutes avant, il n'y a aucun mouvement et d'un seul coup tout le monde rapplique en même temps.

Selon les saisons, nous avons des écureuils, qui sautent d'arbre en arbre et qui grimpent le long des troncs et des branches, des mésanges, des chardonnerets, quelques hirondelles, des pigeons, des dizaines de sansonnets qui se réunissent en haut d'un peuplier voisin et qui nous cassent les oreilles tellement ils sont bruyants.

Quand je vois la chance que l'on a de pouvoir profiter de toute cette belle nature, je pense à mon amie Françoise seule dans son appartement et j'aimerais bien qu'elle vienne passer quelques jours à la maison, cela la changerait de l'air de Paris. Mais elle ne bouge plus beaucoup en ce moment à cause de ses jambes.

Et si je lui proposais quand même de venir ?

Après un temps de réflexion, je prends le stylo et mon courage à deux mains pour lui écrire un petit mot d'invitation.

Je vais attendre sa réponse avec impatience.

Huguette RICORDEAU



RENCONTRE IMPROMPTUE À VERSAILLES

J'étais pourtant enthousiaste à l'idée de découvrir les lustres de ce palais, grandiose patrimoine de notre pays. Versailles m'accueillait les bras ouverts et ces ors offerts à mon appréciation d'avance béate. Mais alors que je m'approchais de la zone d'entrée, muni de mon billet, un employé des lieux vint vers moi et m'apostropha : « Monsieur, les animaux ne sont pas autorisés ici ! » et désigna du doigt l'espace juste derrière moi. Effectivement, une bestiole sans queue ni tête était assis sur mes talons, le regard franc rivé au mien, la queue battant la poussière du chemin, un « presque sourire » sur les babines. C'était un chien plutôt moche celui-ci quand tant de ces congénères sont à croquer pour ceux qui les aiment !

Je m'écriai : « Mais, il n'est pas à moi ! » L'animal appuya ma phrase par un simple « ouaf » joyeux, se redressa, battant avec frénésie sa queue ce qui provoquait une ondulation ridicule de son arrière-train, me regardant avec encore plus d'insistance. Bien sûr devant une telle démonstration, l'employé n'eut aucun doute, j'étais bien le propriétaire du chien !

« Je vais vous prier de revenir seul s'il vous plaît Monsieur. »

Je fis demi-tour et le chien me suivit joyeusement, c'était assez effarant cette histoire ! Comment me débarrasser de ce clébard ? Je me mis à courir pour le semer, évidemment idée idiote, je lui achetai quelques douceurs pensant m'enfuir pendant sa dégustation mais il les engloutit si vite que je n'eus même pas le temps de me retourner ! Au comble du désespoir, je l'enfermai dans ma voiture pensant régler le problème après ma visite, je ne m'étais éloigné que de quelques pas lorsque j'entendis les hurlements déchirants de l'animal qui labourait désespérément mes sièges soigneusement entretenus, je sentis également le regard désapprobateur et même haineux des quelques personnes alentour. Je m'installais anéanti, impuissant dans ma voiture, il se calma, vint poser ses pattes de devant et sa tête sur mes genoux, les yeux levés vers moi, les oreilles frémissantes. La visite n'aura pas lieu !

Je suis de nouveau à la maison. Après un temps de réflexion, je prends le stylo et inscrivit sur mon agenda de l'année à la date du jour : « Je loue cette journée extraordinaire qui m'offrit pour récompense de rencontrer mon Louis XIV ! »

Nadine PALISSON



C'EST ENCORE LOIN LA MER ?

Ça va faire une année que je n'y suis pas allé et j'ai l'impression que ça fait des lustres. A chaque fois c'est pareil je ressens toujours ce manque. Depuis tout petit, je me rends dans ce coin où la douceur de vivre est faite de balades, de baignades, mais surtout de grandes réunions autour d'une table...

Depuis ma jeune enfance, pendant laquelle je découvris les paysages de ce lieu, je reste enthousiaste (et le mot est faible) dès que je dois y retourner ; à vrai dire, c'est bien plus un bonheur qu'un devoir... Au début je me souviens qu'il fallait louer un logement pour rester quelques jours, aujourd'hui grâce aux connaissances acquises d'année en année, on m'a offert la récompense suprême, j'y suis invité.

Enfant, dans les rochers dégagés par la mer, je cherchais moult bestioles que je ne connaissais pas ou peu. Maintenant, je les connais un peu mieux, je ne les chasse plus mais je les mange ; la vie est ainsi faite ! Chaque fois que j'arrive là-bas, après un temps de réflexion je prends le stylo et je me dis que je vais écrire ou noter les belles choses de mon séjour. Mais c'est irrémédiablement pareil, un étrange fantôme s'empare de moi et me pousse à jeter mon crayon en disant : « Ne raconte pas ce que tu fais, contente-toi de le vivre... ».

Laurent VACHER

CHAPITRE II Piocher neuf mots... et plus

ATELIER D'ÉCRITURE 09.02.2021

"À PIOCHE-MOTS"



Mots : histoire, voyage, incroyable, XXL, tortue, peau, univers, libellule, chat, bonheur, blanche, inoubliable, ensemble, magique, quotidien, routine, étonner, cœur, belle, grande, fan, révérence. (22 mots)



HISTOIRE DE VOYAGE

Des marguerites, pensées ou œillets me font rêver à un incroyable jardin, pas XXL, trop peu de fleurs. Mais, la tortue avance de sa démarche tranquille et nonchalante avec sa peau fripée dans un univers de verdure, la libellule légère et gracieuse volète d'une fleur à l'autre. Le chat somnole avec bonheur sous le magnifique cerisier fleuri de couleur blanche comme la chevelure de grand-mère et cette inoubliable senteur ; l'ensemble autour d'un petit étang. Dans ce décor magique, nous ne pouvons que sortir de notre quotidien, de notre routine et nous étonner tous au cœur de cette belle et grande nature dont nous sommes fans.

Rêver puis nous incliner en une gracieuse révérence.

Alors tout le monde à son crayon, stylo ou feutre afin de jouer au peintre.

Pour moi-même, ce sera Picasso !

Gislhaine PAGÈS

Mots : encore, zéro, routine, XXL, belle, histoire, quotidien, fan, voyage, libellule, bébé, magique, super, incroyable, chat, or, peau, bonheur, ensemble, inoubliable, refuge, grande, château, étonner, deux, révérence, tortue, cœur. (28 mots)



CARNAVAL

Quel triste temps encore aujourd'hui : zéro degré, le froid, la neige, la pluie, pas de soleil, le demi-confinement, la routine, le couvre-feu, bref, une vie déprimante au possible ! Un ennui XXL m'envahit... J'ai envie d'une belle histoire pour changer du quotidien.

Je ferme les yeux et je rêve encore du temps où j'étais fan de voyages, où l'on pouvait se sentir plus léger, libre comme la libellule, avec les soucis d'un bébé. Ainsi, je me retrouve à Venise, en plein Carnaval : tout est magique ! Super ! Je pénètre dans l'arrière-boutique d'un costumier, et, après quelques hésitations, je ressors en ayant revêtu un incroyable costume de marquis décadent de la fin du XVIIIème, avec un masque de chat bordé d'or sur la peau du visage. Ainsi attifé, je me glisse dans une des nombreuses gondoles appontées aux alentours du Rialto. Tout en remontant le Canale Grande, le bonheur m'envahit : les lumières se reflétant, les feux d'artifices, la multitude de gondoles avec leurs passagers aux tenues multicolores, tout ceci fait un ensemble inoubliable.

Nous abordons le quai d'amarrage d'un des nombreux palais vénitiens bordant le Canale et qui va être mon refuge pour la nuit. Descendant sur le ponton, je gagne la grande galerie du château - excusez mon lapsus - du palais, et là, après plusieurs minutes à m'étonner, je m'incline et fais, par deux fois, une révérence à une duchesse ayant une tortue en émeraude sur le cœur.

Avec sa perruque blanche à la Marie-Antoinette, j'avais peiné à reconnaître Catherine.

Alain PONROY

Mots : voyage, belle, super, grande, routine, révérence, or, tortue, libellule, bébé, chat, encore, histoire, incroyable, zéro, quotidien, bonheur, magique, cœur, peau inoubliable, étonner, XXL, refuge, deux, ensemble, fan, château. (28 mots)



L'ART DU VOYAGE

Gustave Nadaud a dit : « Rester, c'est exister, voyager, c'est vivre ! » La belle affaire ! Voici donc un an que l'on se contente d'exister, ballotés entre confinement, déconfinement, reconfinement et couvre-feu ! J'ai pourtant une super grande soif de voyages, de contrées plus ou moins lointaines, pour sortir de cette routine engluante. Je rêve de tirer enfin ma révérence pour renouer avec le plaisir de la découverte d'ailleurs. Or, depuis de longs mois, je me sens plus tortue que libellule, ligotée au sol par un décret ministériel ou sanitaire, emmaillottée comme un bébé entravé par ses langes. Je me sens positionnée dans les starting-blocks, le derrière levé, dans l'attente vaine du coup de pistolet libérateur qui n'arrive jamais, ou tel un chat à l'affût, les muscles bandés à l'extrême, attendant que s'approche plus près encore le petit campagnol qui, finalement, prendra une autre direction, laissant le félin espérer toujours son demi-tour.

Nous vivons une histoire incroyable en ce moment. Les avions sont cloués au sol et s'entassent dans des petits aéroports où j'ai peur qu'on les oublie définitivement. Cela réduirait à zéro mon rêve de rompre ce quotidien mortifère en m'envolant vers le bonheur de rencontrer d'autres lieux et d'autres gens. Tout ce qui est inconnu a quelque chose de magique, qui nous touche au plus profond de notre cœur, nous rentre dans la peau, et rend l'expérience inoubliable, comme gravée en nous à jamais.

Cela peut étonner, ce besoin XXL de partir, de chercher refuge dans l'ailleurs, mais je pense qu'il est hautement exacerbé par le fait qu'on n'en a pas le droit. Pour combien de temps encore ? Un mois, deux mois, six mois, un an ? C'est terrible de ne pas avoir de perspectives. Quand on travaille, on passe son temps à dire : « Quand je serai à la retraite, je voyagerai ! » Ce projet magnifique est devenu caduque à cause d'un vilain virus qui nous assigne à résidence. Impossible de planifier, d'extrapoler, d'imaginer, d'inventorier toutes les possibilités. Voyager est pourtant tout un art : on en rêve ensemble, on projette ensemble, on échafaude ensemble, on part ensemble, on savoure ensemble, et on est fan ensemble. C'est un projet de longue haleine, avec une belle apothéose quand ça se réalise.

Des destinations probables, on en a plein la tête, mais tout s'écroule comme un château de cartes. Interdit ! Pas bouger ! Dites, c'est quand qu'on va où ?

Catherine GONIN

Mots : histoire, super, ensemble, chat, incroyable, blanche, château, quotidien, deux, encore, voyage, belle, refuge, révérence, inoubliable, cœur, magique, univers, routine, étonner, bonheur, grande, bébé, libellule, tortue, peau, or, zéro. (28 mots)



LA DAME BLANCHE

Mamie, Mamie, tu nous racontes l'histoire de la princesse et de son beau chevalier ? Elle est super et on l'adore. Tous ensemble autour de moi, avec leur chat sur les genoux, ils étaient là, pendus à mes lèvres.

D'accord, je vais conter l'histoire incroyable de celle que l'on appelait la Dame blanche. Elle vécut dans le château de Bois Sir Amé, dans le centre de la France, pas très loin d'ici. Son quotidien était d'attendre l'homme qu'elle aimait. Ils s'étaient unis tous les deux pour le meilleur et pour le pire, mais il avait dû partir guerroyer au loin et n'était pas encore revenu de son long voyage.

Je vais vous dire comment ils se sont connus. C'était une belle et jeune femme, fille d'un riche propriétaire terrien de la région. Un jour qu'elle se promenait à cheval sur les terres de son père, elle fut surprise par un orage et dut trouver refuge au plus près, dans une grange qui lui paraissait abandonnée. Pourtant, dès qu'elle poussa la porte, elle vit qu'elle était déjà occupée par quelqu'un que la pluie avait sûrement poussé à se mettre à l'abri également. Blanche, intimidée par cette proximité, fit une petite révérence pour saluer le jeune homme, et attendit près de son cheval que la pluie diminue un peu.

Cette rencontre fut pour elle inoubliable et elle pensait sans cesse à celui qui avait touché son cœur d'un seul regard magique. Son univers en était bouleversé. Ses promenades la ramenaient automatiquement dans ce coin de campagne où elle espérait l'apercevoir ne serait-ce qu'un instant. Cette routine finit par porter ses fruits. Un jour ils se trouvèrent face à face au détour d'une allée forestière. Il n'était pas question de faire marche arrière ni de s'étonner, puisque le destin avait été un peu forcé.

Il se sourirent et se présentèrent l'un à l'autre très simplement. Maxence lui demanda la permission de la raccompagner jusque chez elle. Blanche le présenta à son père et ce fut le début d'une belle romance qui finit par un mariage.

Leur bonheur était immense et ils rêvaient d'avoir une grande famille, mais Maxence était parti sans lui laisser le bébé tant espéré.

Pour le moment elle rêvait en regardant une libellule tourner autour de sa chère petite tortue. Sa peau se couvrit d'un léger frisson. Le soir allait bientôt tomber et le ciel avait pris la couleur or du soleil couchant.

Quand il reviendra, ils repartiront de zéro et vivront heureux toute leur vie.

Huguette RICORDEAU

Mots : encore, histoire, univers, fan, routine, magique, Blanche, étonner, chat, or, tortue, deux, refuge, château, ensemble, belle, peau, voyage, bonheur, quotidien, bébé, zéro, super, inoubliable, incroyable, libellule, cœur, grande, révérence, XXL. (30 mots)



CHOUPINETTE

Minuit ! Choupinette ne dort toujours pas ! Elle réclame encore une histoire. Un conte de fées (c'est un univers dont je ne suis pas vraiment fan...). Ce rituel, cette petite routine magique et rassurante nécessite beaucoup d'imagination. De son rire cristallin, Blanche me stimule.

Ce tourbillon de gaieté ne cesse de m'étonner et de m'émerveiller. J'ai mon histoire !!! Il était une fois un chat noir aux yeux d'or qui faisait la course avec une tortue violette. Les deux amis se pressaient pour gagner. Mais le soleil dardait ses rayons de feu et la terre était brûlante. Les compères trouvèrent refuge près d'un beau château. Plus de compétition au programme, mais de l'eau douce et une sieste réparatrice, ensemble. La Fontaine est totalement étranger à cette invention, croyez-le bien ! Mais ma Choupinette lovée au creux de mon bras s'est endormie, belle et sereine. Apaisée par un fantabuleux conte créé comme ça d'un claquement de doigts. La peau de Blanche sent divinement bon la vanille des îles. Et au bout de ce petit voyage, le bonheur est vraiment partagé au quotidien... avec mon bébé zéro défauts... (on a le droit d'y croire !).

Après ce moment super, inoubliable, incroyable, je laisse ma libellule, ma jolie petite fille dormir du sommeil du juste. Sur le pas de la porte, mon cœur bat la chamade et je ne peux m'empêcher d'être saisi par un élan de tendresse et d'adoration.

Je me penche vers ma toute petite pour lui adresser une grande et longue révérence. Signe d'affection profonde d'un papa énamouré... (pour ne pas dire un amour XXL !)
Laissez passer les rêves !

Bonne nuit petite fée...

Béatrice GIMENEZ

Mots : magique, univers, encore, tortues, libellules, Belle, XXL, routine, fan, refuge, inoubliables, étonner. (12 mots)



L'UNIVERS

Le prof des élèves terminales, du lycée Albert Camus de Lyon, vient de lire un article passionnant dans une revue scientifique.

Un astrophysicien reconnu a déclaré qu'un objet dévié de sa trajectoire pourrait être la relique d'une civilisation ancienne extraterrestre.

Il propose à ses élèves un exercice où chacun(e) pourra exposer ses idées sur cette théorie en une ou deux phrases, en utilisant au moins un ou deux mots choisis dans une liste d'environ trente mots. Une lecture clôturera cette séance.

Jules : Magique cette découverte qui nous laisse entrevoir de la vie sur une autre planète de l'univers.

Adrien : Ah, tu crois cela toi, que c'est fantastique.

C'est encore une idée extravagante d'un savant qui veut développer et faire connaître son laboratoire !

Aurélien : Bien sûr, tu es en plein délire Jules. Tu t'imagines des tortues, des libellules dans d'immenses lacs !

Adeline : Bien sûr que les générations futures iront sur Mars la Belle. Les Chinois sont en train de construire une fusée XXL.

Victor : Dans quelques décennies, les voyages interplanétaires deviendront une routine.

Bastien : Moi je suis fan. Pour la prochaine pandémie, on trouvera refuge sur une autre planète !!

Agathe : Les prochains astronautes nous ramèneront des photos inoubliables. Nos arrières petits enfants n'ont pas fini de s'étonner.

Jocelyne LECAT

Mots : chat, cœur, deux, peau, blanche, routine, quotidien, ensemble, bonheur, super, incroyable, fan, inoubliable, zéro, encore, XXL, grande, bébé, univers, magique, libellules, châteaux, étonne, révérence, voyage, tortue, or, refuge, belle, histoire, (30 mots)



CAMILLE

Mon chat, ma Camille chérie, je vois bien que tu es fatiguée, je ne peux te reprocher de prendre tes études trop à cœur, mais je t'assure que tu as vraiment besoin d'une petite pause. Je te propose de partir toutes deux pour une brève et vivifiante excursion en mer ; regarde un peu ta mine pâle, ta peau toute blanche, le soleil ne pourrait que te faire un bien fou. Et selon moi, ce serait une petite coupure salutaire qui ne risquerait en rien de compromettre tes recherches dans ta jungle numérique ; quant à moi, je vois dans cette sortie comme une opportunité pour briser la routine de mon quotidien si banal. Je t'en prie, ne rejette pas cette proposition qui nous permettrait de goûter ensemble un rare moment de bonheur. Qu'en dis-tu ?

- Ah oui, super ! enfin maman, tu es incroyable, tu connais la réponse, je ne suis absolument pas fan de ce projet ; ça fait la deuxième fois que tu me fais miroiter une escapade qui n'a rien d'inoubliable à mes yeux. Tu sais bien que je dois me préparer sérieusement à mes examens, alors je n'ai nulle envie de me voir obligée, sitôt notre retour de ta sortie en mer, de reprendre à zéro des recherches engagées depuis le matin sur le Net ! Je dois bosser, en dépit de mon état de fatigue ! Mon but ultime, c'est de trouver ma place, pleine et entière, dans cette société qui souffre encore de l'égo XXL des élites masculines.

- Ne te fâche pas ma grande, une simple détente de quelques heures, un moment d'insouciance pour te revigorer, voilà ce qui motive mon projet ! Tu es si sombre ces temps-ci, tu as besoin de souffler, de surcroît ton emploi du temps trop rigide semble avoir une influence néfaste sur ta santé. Et puis je l'avoue, je voudrais mettre à profit cette courte interruption dans tes études, pour réactiver un retour, disons nostalgique, sur le passé heureux de ton enfance, et ramener à la surface de tes pensées, de tes émotions, tout cet imaginaire qui te nourrissait, qui était ta joie de vivre ; c'est peut-être une faiblesse de ma part, comme un refus de te voir grandir, mais j'éprouve ce besoin involontaire de voir réapparaître sur ton visage quelques jolis sourires toniques ; ils en sont si absents depuis tant de mois !

- Je te remercie, je sais que tu es sincère, mais maman as-tu pris conscience du fait que je ne suis plus un bébé ! Je gère ! L'univers magique de l'enfance, contes de fées, libellules frivoles et légères, luxueux châteaux de rois, sombres forêts mystérieuses, je ne regrette rien de ce qui a baigné mon enfance, sois en certaine, mais ne t'étonne pas non plus que je sois passée à autre chose, je ne suis plus la même gentille petite Camille.

Les histoires de jeunes filles éblouies, fragilisées dans leur lucidité par un Prince Charmant qui vient leur faire sa révérence tout en leur débitant son baragouin, ça me gonfle ! D'ailleurs, les princes charmants d'autrefois, comme ceux d'aujourd'hui, c'est du pareil au même ; c'est le même refrain que celui du renard rusé qui débite ses lourdes flatteries face à un corbeau naïf, le ramage, le plumage, tu connais la chanson ! Eh bien à la fin, c'est bien le renard qui bouffe le camembert ! O.K !!

- Je ne te suis pas...

- Mamaaaan ! Fais pas l'innocente, et arrête de me prendre pour une gourde ! Et puis rassure-toi, nous, les filles nouvelle génération, on commence à ouvrir les yeux... prédateurs changez de trottoir !

Bon, ceci dit maman, je baisse les armes, je cède à ta prière, mais cette fois seulement, hein ! donc accorde-moi une petite minute, je me prépare à l'idée de cette sortie :

"...nous embarquons, les amarres sont larguées, le fier galion poussé par une brise légère, s'élance vers le large, fendant l'onde paisible de sa puissance tranquille. Ah ! le délicieux frisson qui nous saisit à l'idée de ce qui nous attend là-bas sous l'horizon imprévisible, comme il est doux ce parfum d'aventure que nous respirons à pleins poumons et qui nous enivre ! Nous voguons, nous voguons insouciant... Mais... que signifie donc cette sourde rumeur qui enfle peu à peu, c'est maintenant un brouhaha indistinct, puis brutalement le fracas assourdissant, terrifiant, d'un Océan qui concentre sur nous sa fureur aveugle : il jette ses vagues monstrueuses sur les flancs du bateau, alors sauvagement secoué en tous sens comme le serait un jouet dans les mains d'un enfant capricieux, il souffre le galion, il gémit, il proteste par de sinistres grincements et de multiples craquements angoissants, il blanchit sous l'écume de rage qui le submerge. Et voilà que de fougueuses Néréides chevauchant des dauphins véloces, surgissent à la surface des flots en folie, elles ricanent, elles sifflent et nous narguent, elles joignent leurs efforts à ceux des éléments déchaînés pour nous attirer dans les sombres profondeurs de leurs palais liquides !

Allons-nous périr ? certes non, nous savons nager que diable !

Une puissante rafale arrache la grand-voile et la déchire, le capitaine tente de la recoudre, peine perdue ! Ça redouble de violence, notre voyage semble tourner au désastre, mais c'est sans compter sur le courage indomptable d'un valeureux équipage qui finira, non sans peine, par jeter l'ancre devant l'île de la Tortue, le fameux repaire du capitaine Crochet, où nous avons prévu d'enfouir au fond d'une grotte secrète notre cargaison de pièces d'or et de diamants. Un refuge inviolable !!!!..."

Ça te va comme ça ? Cette belle histoire te restitue-t-elle ta petite Camille ?

A propos de pièces d'or, tu pourrais me refiler dix euros, j'ai l'intention de voir Bernard ce soir !!

Un bonheur ne doit jamais arriver seul !!

Jean TOUSSAINT

Mots : chat, refuge, deux, belle, encore, ensemble, routine, quotidien, univers, château, grande, peau, blanche, incroyable, étonner, or, bonheur, histoire, bébé, cœur
(20 mots)



PAR UNE FRAÎCHE MATINÉE

Le chat s'étirait paresseusement au soleil. Moi aussi, j'avais préféré trouver refuge dans mon jardin, pour laisser un peu plus d'intimité aux deux jeunes gens. Bien que la fin de matinée fût belle, il faisait encore bien trop froid pour rester longtemps à l'extérieur.

Cela faisait bien quatre mois maintenant que nous vivions ensemble, mon petit-fils et moi. Nous avons fini par trouver une certaine routine, bien qu'il ne me fût pas toujours facile de partager mon quotidien avec un jeune homme d'une génération tout à fait différente de la mienne. Au début, on se serait cru dans deux univers parallèles. Il ne menait peut-être pas la vie de château qu'il avait imaginée initialement, mais il s'était plié assez volontiers à mes règles et participait sans rechigner aux tâches ménagères.

C'était donc la toute première fois qu'il osait inviter quelqu'un à la maison. J'avais à peine entraperçu une très grande jeune fille rousse à la peau très blanche, avant de me réfugier dans ma cuisine, ce qui avait beaucoup étonné Antoine. Un tel élan de timidité et de discrétion était tout à fait incroyable, venant de moi. Je suis habituellement beaucoup trop familière avec les inconnus, paraît-il. Or je ne voulais pas le mettre dans l'embarras. Elle a l'air gentille, et je ne souhaite que le bonheur de mon petit-fils - je vais donc justement garder un œil très méfiant sur cette histoire. Je soupçonne le petit de manquer d'expérience avec la gente féminine. Les garçons un peu trop sensibles, comme lui, restent souvent de grands bébés, même à 20 ans. Et s'il tient de son père, lui aussi doit être un vrai cœur d'artichaut.

Andréa FLORENTIN

Mots : cœur, bonheur, histoire, refuge, bébé, grande, belle, fans, quotidien, routine, voyage, chat, tortue, Blanche, univers, château, magique, or, ensemble, peau, zéro, révérence, XXL, libellule, étonner, deux, encore, super. (29 mots)



UNE BANALE HISTOIRE

Mon cœur est rongé de remord en même temps qu'il se tord de tristesse. Le bonheur s'en est allé en cette fatidique date. Cette histoire n'a pourtant rien d'extraordinaire, elle est même d'une banalité confondante : une femme, un mari, une maîtresse ! A pleurer de dépit ! Une vraie valeur refuge pour les écrivains en manque d'inspiration. Je suis la « femme » ! Le « mari » c'est le mien et la « maîtresse » n'est autre que ma fille. Mon bébé devenu grande est belle, de cette beauté joyeuse, hypnotique, irrésistible. Une femme au pouvoir de séduction inaltérable et même à son paroxysme dans sa trentaine. Lui, est mon second époux, rencontré, il y a dix ans à un concert de Jacques Higelin dont nous étions fans tous les deux. Il n'y eut pas de quotidien entre nous, pas de routine, il est souvent en voyage pour répondre à des colloques, salons et autres conférences littéraires. Il est auteur, auteur de best-sellers dont le dernier « Le chat et la tortue » a été tiré à 250 000 exemplaires, un phénomène ! Ma fille Blanche a toujours dévoré ses livres où se mêlent dystopie, fantasy et thriller. Moi, non. Cela a t'il blessé son orgueil, qu'importe, je ne suis pas de celles qui vont se soumettre à la mégalomanie d'un écrivain qui souffre à la moindre critique négative même si elle se révèle constructive. Mais notre histoire était belle, émouvante et passionnée. Enfin je le croyais. La trahison est donc d'autant plus dévastatrice, un séisme dans ma vie, dans mon univers parfait ou plutôt parfaitement fictif semble-t-il. Un château de cartes qui s'écroule avec fracas. Sauf qu'il n'y a rien de magique là-dedans, juste sordide. Pour tout l'or du monde, je n'accepterais de les voir réunis, ensemble, heureux, sa peau contre la sienne me donne des nausées. Je ne repartirai pas de zéro, expression idiote pour soulager, pour laisser croire qu'il y a quelque histoire à venir qui balayerait l'inoubliable, je préfère finir mes jours en prison et tirer ma révérence après une vengeance salvatrice, oui salvatrice car là aussi, les bien-pensants essaieront de vous amener à penser qu'elle n'est d'aucune utilité mais bien sûr que si ! Mon amour, ma victime. Son aveu l'a rendu encore plus odieux à mes yeux, il ne pouvait, selon lui, résister à cet irrésistible appel de l'amour XXL, d'un élan inconnu de lui jusqu'alors, il était une libellule sur une rivière polluée qui ne pouvait pleinement s'étonner des merveilles de la vie. Il me parlait comme à une amie, du bonheur d'être deux. Je l'ai lardé de mots coupants et de coups de couteau aiguisés. Encore et encore, je le frappais, le sang coulait, il pleurait de désespoir mais je sais qu'il n'a pas compris, qu'il a simplement pensé qu'il ne la reverrait plus, elle, Blanche, son super amour, mon super amour aussi. Pardon Blanche, de te priver de ce mentor, cet aîné qui jouissait de toi, je te souhaite d'être heureuse malgré tout et je te refuse toute visite au parloir si tu en avais eu l'intention. Je vous l'avais bien dit, une banale histoire, un fait divers dans les quotidiens. La une d'un journal peut-être et puis l'oubli.

Nadine PALISSON

Mots : incroyable, histoire, or, quotidien, routine, encore, voyage, magique, bébé, château, inoubliable, belle, grande, étonner, tortue, ensemble, refuges, fan, chat, libellule, bonheur, deux, univers, cœur, peau, super, XXL, blanche, zéro. (29 mots)



LE CHAT ET LA TORTUE

De tous mes crayons, c'est le feutre bleu que je choisis pour vous raconter mon incroyable histoire. Je sais ça ne vaut sans doute pas de l'or, mais quelque fois avec le quotidien ou la routine on finit encore par raconter de belles choses ...

C'était lors d'un voyage dans un pays magique. Je n'étais pas encore bien grand mais je n'étais plus un bébé. Je me promenais au pied d'un beau château, pas une inoubliable œuvre d'art, mais une belle et grande construction constituant un ensemble propre à étonner des yeux d'enfant.

Je marchais donc devant cet édifice, quand un chat noir suivi à quelques encablures d'une tortue sortirent ensemble d'un parterre de fleurs (sans doute un de leurs refuges) et s'avancèrent vers moi sans aucune peur. Je ne suis pas fan de leurs espèces mais leurs regards et surtout leur attitude, me poussèrent à m'arrêter. Bien m'en prit, puisque soudain, le chat qui avait pris un peu d'avance sur la bête à carapace s'assit et me dit : « N'avez-vous pas rencontré notre amie la libellule ? ». Sidéré devant cet incroyable événement, je restais quelques instants sans mots, alors que logiquement dans cette affaire c'était moi qui aurais dû avoir la parole. Très vite je me repris et répondit que non, je n'avais pas eu ce bonheur...

Alors comme déçus de ma réponse, les deux compères me tirèrent leur révérence et passèrent leur chemin. Je n'en revenais pas ! Je venais de rencontrer deux animaux qui parlaient et moi humain je leur avais répondu de manière quasi naturelle. Dans quel univers étais-je ? Mon cœur s'accéléra, je sentis quelques frissons sur ma peau, je devais être tombé dans ce super pays des merveilles comme l'avait fait une certaine Alice bien avant moi. Soudainement tout me parut magique, toutes les choses avaient pris le format XXL et une forte lumière blanche vint envahir ce tableau.

« Il est huit heures zéro cinq mon chéri et c'est bien l'heure de se lever. » Maman venait d'entrer dans ma chambre et de me déposer le petit déjeuner avec les croissants, le pain, la confiture et le couteau suisse pour faire les tartines. » C'est aujourd'hui le dernier jour d'école et je t'ai mis un petit œillet blanc sur ton plateau pour fêter ça »

Voilà comment je sortais d'un doux rêve pour retrouver ma vie réelle ; aussi je m'en vais ranger ma trousse, mes stylos et mon taille crayon en vue d'un nouvel atelier d'écriture...

Laurent VACHER

CHAPITRE III Les sept mots...

ATELIER D'ÉCRITURE 09.03.2021

GESTE
MARIAGE
PIÈCE
DÉBUT
BIEN(S)
UNIQUEMENT
RECOMMENCER

+ au moins une couleur

L'expression : « ...aux évocations positives, bienfaisantes, apaisantes... »



UN LONG SILENCE

Des sautes d'humeur de plus en plus fréquentes, parfois à la limite du supportable, agitaient Frédéric, et ses parents, soucieux, désarmés aussi, évoquaient entre eux sans trop y croire les mille manières d'apporter une solution à un problème qui entraînait un sensible dérèglement de la vie familiale. Ils étaient perturbés par le comportement de ce fils qui affichait clairement les signes d'un trouble profond, d'une dépendance à un tumulte intérieur dont ils ignoraient la cause. Aux questions qu'on lui posait, il opposait la plupart du temps un mutisme obstiné.

Un jour un camarade de classe vint lui proposer de l'accompagner au stade de foot ; Frédéric balaya la proposition d'un geste sans équivoque, sèchement assorti d'une réflexion non moins explicite "vas-y, moi, je n'ai pas envie, tu peux filer", il n'ajouta pas un mot et se replia sur ses tourments... Le copain quitta la maison, décontenancé par un accueil aussi froid, exempt de tout esprit de camaraderie et pour tout dire, chargé d'un brin d'animosité. Une animosité dont il confirma la réalité un peu plus tard à sa mère en lui confiant sur un ton agacé "il m'emmerde avec son foot".

On peut imaginer son chagrin, elle avait alors mis l'étrange réaction de son fils à l'encontre d'un copain soudainement repoussé sans raison apparente, sur le compte d'une contrariété passagère "ça lui passera" avait-elle pensé. Et puis on avait remarqué son désintérêt croissant pour toutes ces activités prisées par les jeunes de son âge, tout l'indifférait, l'ennuyait ; et surtout il avait recommencé à faire preuve d'un manque d'empathie envers quiconque souhaitait s'ouvrir à lui sans autre intention que celle de communiquer sur des sujets d'une flagrante banalité.

Les réponses aux questions qu'il devait "subir", se faisaient parcimonieuses, avec quelques mouvements de tête associés à des murmures indistincts, parfois en bougonnant, en maugréant et même en rabrouant l'interlocuteur. L'ambiance ! Frédéric restait confiné dans sa morosité, son monde secret, ses attitudes de rejet. Ses parents tracassés, avaient tenté à plusieurs reprises de le soustraire à ce qu'ils désignaient sous le nom d'obsession, dans l'espoir de retrouver le fils qu'ils avaient toujours connu, heureux de vivre, curieux de tout, bien inséré dans la cellule familiale... une sortie au

cinéma, une invitation chez des amis un week-end au Touquet, le smartphone dernier cri. Ils avaient bien tenté aussi de réactiver son intérêt pour les choses de la vie, à l'aide de photos et d'anciennes diapos, ces quelques vieux souvenirs d'enfance aux évocations positives, bienfaitantes, rassurantes... en vain... pas moyen de lui soutirer la moindre réaction. Où se trouvait donc la porte ouvrant sur un possible retour à la normale ? Il y eut bien ce soir où ils se retrouvèrent tous les trois devant la télé, Frédéric et ses parents, pour assister à la retransmission d'un vaudeville, une pièce truffée de quiproquos amoureux qui avait paru capter son attention, mais ce fut uniquement cette soirée, cette rare occasion, qui permit aux parents de retrouver un peu du Frédéric qu'ils aimaient, assez détendu, pour une fois, à leur écoute, esquissant quelques timides sourires. Il s'était évadé de son univers tout gris. Le début d'une renaissance ? Ce fut au moins une précieuse et brève embellie venue jeter une lueur furtive sur la pesante atmosphère familiale. Est-ce qu'ils portaient, eux les parents, une part de responsabilité dans cette situation qu'ils ne maîtrisaient pas ? Ils avaient besoin de comprendre, de se rassurer.

L'adolescence et le cortège de troubles qui la caractérisent, apparaissait comme la possible explication plausible de ce qui continuait malgré tout à les désorienter. Et le mariage dans leur esprit d'un pessimisme démobilisateur et d'une raison apte à suggérer des explications rationnelles ne contribuait qu'à accroître leur trouble, leurs incertitudes, leur mal-être.

C'est alors que quelques mois plus tard, peu de jours avant la rentrée scolaire notre Frédéric, blotti frileusement sous ses écouteurs, figé devant la vitre et absent au spectacle monotone de la rue, qui soudain sursaute, ouvre fébrilement la porte-fenêtre et sous le coup d'une évidente et irrépressible jubilation, se jette tout excité contre la grille du balcon, agite frénétiquement les bras en même temps qu'un magnifique cri de résurrection vibrant d'une joie mal contenue, jaillit de sa gorge ! Il l'a reconnue ! "Kheira !!! Kheira !!! tu..." Oui Kheira est revenue, Kheira cette élève qui avait quitté son collège suite à un problème des parents. Elle est là ! C'est sûr, il va la retrouver, sa Kheira. Il se dirige, rasséréné, vers sa mère elle aussi encore sous le coup de la surprise, et il lui dit avec un grand sourire, "ah, maman, j'ai vraiment trop faim aujourd'hui".

Jean TOUSSAINT



RENOUVEAU

Nous y voilà : le début du printemps aux évocations positives, bienfaitantes, apaisantes. Après ces jours de semi-enfermement, nous avons besoin de recommencer à nous rencontrer uniquement pour se sentir bien. Dans l'attente de ce beau jour, je rêve sous un soleil brillant et un ciel bleu.

Écouter le chuchotement de la petite cascade de la pièce d'eau, avec un geste plein d'espoir. Je caresse les bourgeons qui bientôt seront fleurs dans un mariage camaïeu de couleurs tendres.

Gislhaine PAGÈS



SOUFFLE D'AZUR

La palette de l'artiste est prête. Du bleu uniquement. Ou plus exactement des bleus ! Du turquoise au saphir en passant par le pastel ou l'indigo. Bleu canard, horizon, lavande, Klein, Majorelle... et bien d'autres encore.

C'est une teinte aux évocations positives, apaisantes, bienfaisantes. Toutes les nuances sont déclinées à l'envi. Associer ce dégradé de pigments n'est pas chose aisée, mais Monsieur tel un coloriste fait des essais, renonce, recommence, persévère. Il dessine, détaille, ajuste, macule...

Les bleus s'entrechoquent comme des ecchymoses poétiques, des vagues célestes. Le brodeur de camaïeu délaye le bleu roi et le bleu nuit comme un aquarelliste. Les compositions s'épousent, se conjuguent, s'accordent et fusionnent. Le mariage est du plus bel effet et l'œuvre est exceptionnelle, époustouflante.

Tout en légèreté... le chorégraphe des coloris et des matières assemble les bandes de soie bleutées sur la monture de nacre et façonne les plis. Le travail est délicat et subtil, mais le geste est sûr et précis ! Un rien de feuille d'argent sur la bordure supérieure, le rendu est du plus bel effet. La technique tient autant de la haute-couture que de l'origami.

Cette pièce unique se vendra à prix d'or. Il faut dire que Monsieur est l'un des derniers éventailistes de France. Depuis le tout début de l'élaboration de cette belle ouvrage, le maître d'art connaît le nom de sa sublime création. C'est précisément ce nom-là qui l'a guidé dans sa tâche passionnée.

Le précieux éventail sera baptisé : Jodhpur !...

Béatrice GIMENEZ



BONHEUR

Ils se sont connus à la maternelle, et au fil des années leur amitié s'est transformée en un sentiment plus fort et peu à peu ils sont tombés amoureux l'un de l'autre.

Dans chacun de leur geste il y avait un message d'amour et leurs amis espéraient que cela se terminerait plus tard par un mariage.

Ils habitaient un petit village où leurs familles étaient voisines et depuis le début de leur idylle leurs parents faisaient des projets pour eux, comme celui de réunir leurs terres pour ne faire qu'une seule et grande propriété quand ils hériteraient de leurs biens.

En ce moment ils pensaient uniquement aux préparatifs de leur mariage qui aurait lieu au printemps prochain : liste des invités, cartons d'invitation, traiteur, farandole de desserts avec pièce montée, fleurs, etc.... et surtout choix de la robe de mariée, blanche, toute simple, et du costume du marié, bleu marine.

Ils avaient la fraîcheur de leur jeunesse et leur bonheur s'épanouissait aux évocations positives, bienfaitantes et apaisantes de leur entourage, amis et parents, aux petits soins pour eux.

Leur avenir était tout tracé, et il leur suffirait d'entretenir cet amour chaque jour de leur vie pour que les joies et les peines, qu'ils ne manqueront pas d'avoir, renforcent leur couple.

Et chaque fois ils auront le sentiment de recommencer un chapitre de leur histoire.

Huguette RICORDEAU



HÉRITAGE

J'ouvre mes volets d'un geste théâtral. Le soleil envahit la pièce : c'est le début d'une belle journée ! Je me rappelle cette phrase : « Le ciel est bleu, la mer est verte, laisse la fenêtre ouverte... »

Je vais quérir mon courrier. Que de banalités : publicités, impôts comme d'habitude... Ah, tiens ! Un recommandé... venant des USA, en plus !

Je vaque à mes occupations journalières et je peux enfin ouvrir cette lettre d'outre-Atlantique. Je la lis une fois, puis recommence, croyant n'avoir pas tout compris. J'apprends que j'avais une tante, décédée le mois dernier, qui avait vécu une partie de sa vie aux États Unis, suite à son mariage avec un habitant du Nevada, rencontré lors d'une cure thermale à La Bourboule. Je me dis que la probabilité de leur rencontre était aussi incertaine que de gagner au loto. Bref, cette tante m'avait couché sur son héritage. Ci-joint un billet d'avion pour San Francisco et un vol extérieur jusqu'à Carson City. Départ dans quarante-huit heures.

Donc, trois jours après, à ma descente d'avion, et après les formalités d'usage, je m'engouffre dans la voiture mise à ma disposition uniquement pour aller au cabinet d'avocats qui gère la succession.

Je rentre dans un bureau-salon où déjà cinq personnes sont présentes. Maître Nox fait un discours, je dirais presque une homélie aux évocations positives, bienfaitantes, apaisantes de ma grand-tante. Jusque-là, tout va bien. Les autres personnes écoutent distraitement. Elles se montrent beaucoup plus attentives à la lecture de l'héritage, qui se résume, au final, à peu de choses : son mari était un joueur invétéré et passait la majeure partie de son temps à Las Vegas toute proche, à plusieurs kilomètres de là.

Au final, mon héritage consiste en un dollar or, qu'elle avait toujours conservé pieusement avec elle. En me léguant ce bien, elle savait qu'il retournerait dans cette France qu'elle avait tant aimée.

Je quitte le cabinet d'avocats au milieu des vociférations de mécontentement des autres « héritiers ». Sur le retour, je m'arrête à Las Vegas pour le fun, en me gardant bien de jouer le dollar or.

A défaut de faire fortune, cela aura été pour moi l'occasion d'un beau voyage improvisé.

Alain PONROY



CHANGEMENT DE DÉCOR

Jessica se sentait bien perdue dans ce magasin de bricolage où elle n'avait jamais mis les pieds. Ce genre d'endroit n'était pas sa tasse de thé, d'habitude, mais finies les tergiversations : quand il faut y aller, il faut y aller !

Elle avait pris sa décision le matin même, dans un élan de survie psychologique, dont le principe lui parut d'un seul coup évident: changement de vie, donc changement de déco ! Lionel l'avait lâchement abandonnée trois mois auparavant, et elle commençait tout juste à digérer sa douleur. Le sursaut la surprit au petit déjeuner, et il fallait battre le fer tant qu'il était chaud.

La voici donc au rayon peinture, hagarde au milieu de tous ces pots. Quelle dominante couleur choisir ? Quel mariage de couleur serait-il judicieux de faire ? Elle voulait repenser sa chambre, une pièce trop chargée de souvenirs heureux, mais aussi douloureux, avec des relents de chagrin et de désespoir. Alors, il était urgent pour elle de recommencer une nouvelle vie, sans lui, certes, mais une vie qu'elle voulait se construire douce, paisible et pleine de zénitude. Elle en était au début de sa convalescence, mais avait décidé de se faire du bien avec ce nouveau projet. Elle allait se faire un cocon douillet, avec une déco aux évocations positives, bienfaisantes, apaisantes, et se devait de trouver les bonnes associations de couleurs.

Un bleu lagon, avec des touches de vert tendre uniquement sur les moulures et les encadrements de portes et fenêtres, lui parurent soudain une évidence. Elle chercha dans les rayons un conseiller capable de lui dénicher ensuite le matériel adéquat pour bichonner son futur petit nid. Ce charmant monsieur alla même jusqu'à lui expliquer les bons gestes pour passer le rouleau et le pinceau. Il n'en finissait pas avec ses explications, et elle se surprit à avoir envie que cela dure encore, car cet homme l'apaisait. Mais un importun mit fin à leur connivence en s'infiltrant pour un malheureux problème de pinceau !

Chargée de toute sa marchandise, Jessica dut enfin quitter le magasin, mais, en route vers son appartement, son petit doigt lui souffla de refaire aussi le salon, parce que, finalement, elle avait apprécié le magasin... et pas que ... Un délicieux sourire se posa enfin sur son visage, resté triste trop longtemps.

Catherine GONIN



PALETTE

Ce mois de mars s'éternise. L'atmosphère est plombante, le ciel gris, les remarques des uns et des autres, sur un nouveau confinement alourdissent encore mes sensations.

Un matin de cette fin mars, je me lève, le ciel est bleu, l'air paraît doux, et merveille, le jardin prend des couleurs.

Je vais partir une semaine dans une île, avec tout mon matériel de peinture, et suivre au plus près de la nature, l'arrivée de ce Printemps tant attendu. Il n'y a pas une seconde à perdre, vite Internet, le site de locations de l'île de Ré, sympa cette maison petite, deux pièces, mais accueillante. En fin de matinée, tout est réglé, je pars demain matin !!

Le lendemain je charge chevalet, peintures, pinceaux, heureusement j'avais quelques réserves. Poitiers, le pont, je suis arrivée !

La maison me réserve une jolie surprise, elle est telle que je la rêvais, depuis le début de ce marathon. Je m'installe rapidement, et dans la foulée, prends quelques pinceaux, peintures, une toile, et suis très vite en place sur une plage déserte ou presque.

Je retrouve vite mes gestes et commence à peindre cette mer étale, qui fait juste un doux clapotis. Les couleurs en cette fin de journée sont très contrastées, bleu marine, vert d'eau, vert émeraude. Une mouette s'approche, la voici croquée avec son bec foncé, quelques touches de beiges dégradés pour le sable ; je recule de quelques pas, je dois faire quelques retouches, je prends un grand plaisir à faire ce mariage de couleurs.

Tiens ce beige ne me plait pas, celui-ci est mieux, je recommence, les tons verts de la mer sont très bien.

Quelle semaine ! je l'ai passée uniquement à peindre et marcher sur ce sable fin. Un enchantement !

J'ai ramené quelques toiles, et le simple fait de penser à ces quelques jours me transporte dans un état d'esprit serein, aux évocations positives, bienfaitantes, apaisantes.

Jocelyne LECAT



SCÈNE DE GUERRE

Depuis très longtemps je voulais écrire : oui écrire... mais pas n'importe quoi, uniquement du théâtre.

Mon rêve était de créer une belle pièce, et surtout une grande tragédie dans laquelle, les comédiens évoqueraient leurs peines, leurs luttes, leurs combats, la guerre et bien sûr la mort au travers de ce jeu de gestes et de paroles qui leur est si particulier.

Aux évocations positives, bienfaisantes, apaisantes de la plupart des œuvres de théâtre « conventionnel », je voulais opposer la lutte, le mépris, l'esprit noir et torturé qui, dans certains cas doit régner sur les champs de batailles. Prendre les armes et partir au combat, recommencer le lendemain, puis les jours suivants, ne rien dire, ne surtout pas s'opposer aux commandements et aux ordres, se battre, se blesser, blesser, tuer ou mourir pour rien, voilà le quotidien que je voulais montrer sur scène. Mon souhait était donc aux antipodes du théâtre de boulevard avec ses quiproquos, ses mariages et ses cocus heureux !

Partir au front, à la guerre, puis dans une remorque et enfin un cimetière rempli d'inconnus, tel était donc le fruit de mon imagination. Partir sans pouvoir épancher ni regrets, ni remords dans une vie à peine accomplie et perdre cette vie pour rien, voilà ce que je voulais montrer dans cette pièce...

Laurent VACHER

CHAPITRE IV
Les sept mots...

ATELIER D'ÉCRITURE 13.04.2021

JUSTE
FERMER
HEURE
FILER
VENT
CUEILLIR
CARESSE(S)

Intégrer dans l'histoire : un ustensile de cuisine ou une pièce de vaisselle ou un appareil électro-ménager

35 lignes maximum



LE BOL DES DÉLICES

Tenez ce soleil dans le creux des mains
De la douce chaleur au bon vent du matin
Buvez votre thé les yeux bien fermés
Le divin nectar brun, blond ou ambré
La brise d'un soupir sur la boisson dorée
Juste ce qu'il faut pour la bien déguster
Appréciez la potion à petites gorgées
Sirotez le breuvage en toute intimité
Peu importe l'heure, dès le réveille-matin
Chacun son parfum, citron ou jasmin
Mon bol en terre cuite de teinte carmin
Quelle suave caresse que ce thé vietnamien
Douce béatitude qui me laisse serein
Cueillez votre rêve, ne regrettez plus rien
Le temps file trop vite, suivez votre chemin...

Béatrice GIMENEZ



ET LA VIE CONTINUE

Eh bien, après le couvre-feu à 18 h puis à 19 h, nous voilà avec un nouveau confinement à partir de ce soir, tout en conservant le couvre-feu à 19 h. Qu'est-ce qu'ils vont encore nous inventer ensuite ?

C'est un confinement sans en être un puisque c'est un peu à la tête du client. Je croyais qu'on ne pouvait pas changer de région, et pourtant certains ne se gênent pas. Ont-ils raison ? C'est comme pour les repas clandestins. C'est toujours pareil, des privilèges il y en a toujours eu et il y en aura toujours. Quand est-ce que tout cela va finir ?

Je regarde l'heure au cadran de l'église. Il est bientôt 18 h30 et je vais juste avoir le temps de fermer ma boutique de fleurs et filer au jardin cueillir une salade et quelques feuilles d'oseille. Je ferai une belle omelette pour le repas de ce soir, j'adore l'omelette à l'oseille.

Pour le dessert j'ai prévu les premières fraises que je préparerai dans le beau compotier en porcelaine qui a appartenu à ma grand-mère. Un petit filet de vinaigre dessus et hop le tour sera joué, excellent dessert rafraîchissant qui va nous donner un avant-goût de printemps.

Je pense avoir le temps de passer un p'tit coup d'aspirateur avant le repas, car je suis partie un peu précipitamment ce matin et je n'ai pas eu le temps d'enlever les miettes du petit-déjeuner. Ce sera quand même plus agréable que l'on puisse dîner dans un endroit propre.

J'arrive chez moi un peu essoufflée. Je voulais à tout prix arriver avant 19 h pour ne pas avoir d'ennui avec la maréchaussée.

Mon chien me fait la fête comme d'habitude et je lui donne son lot de caresses avant de le laisser sortir. Après avoir couru après sa balle, il va se poster derrière le portail, le nez au vent, pour attendre son maître.

J'en profite pour mettre le couvert et je sors de beaux verres au cas où nous aurions la bonne idée de boire un petit apéritif. Il y a toujours quelque chose à arroser si on réfléchit bien.

C'est une vie simple, encore plus depuis la pandémie, puisque les sorties sont réduites dans la journée, et même réduites à néant le soir. Plus de visites à l'improviste comme nous pouvions en avoir ce qui est bien dommage, mais il faut se plier aux règles si nous voulons sortir de ce fléau.

Huguette RICORDEAU



LA PETITE HISTOIRE DES...

Il était une fois... tout juste au début de la civilisation, deux silex, de l'herbe sèche, des flammes.

Monsieur Pierrafeu rentre de la chasse, Madame Pierrafeu est partie cueillir des baies sauvages. Plusieurs siècles plus tard, la cheminée où l'on pouvait faire cuire fait son apparition. Nous avons la chance de faire partie de l'élite, il y avait du personnel.

De nos jours Madame Pierrafeu s'appelle Suzon, Pierrette...

Donc l'une de nos amies se trouve dans son potager sous la caresse du vent ; cueille des aromates, des légumes qu'elle dépose dans son panier, afin de préparer son repas pour toute sa petite maisonnée. Il ne faudrait pas trop musarder, l'heure file vite. Pourtant notre amie ne panique pas. Pourquoi me demandez-vous ? Dans sa cuisine High Tech, il y a Thermomix ! Il suffit de tout mettre dans le bol, le fermer, appuyer sur un bouton, et le tour est joué !

Bon appétit !

Gislhaine PAGÈS



DRÔLE DE FILLE

J'ai 12 ans, je suis belle, c'est ce que me disent fréquemment mes parents adoptifs et je ne peine plus à les croire, vu que j'ai trouvé un miroir qui a pu me conforter dans la réalité d'un compliment relatif à mon physique.

Un atout dont je tire un surcroît de fierté et qui me permet d'évoluer avec assurance au milieu de mes copines de cours ; je suis curieuse de tout et souvent j'éprouve le besoin de partir à l'aventure. Je veux tout connaître de ces espaces mystérieux que je devine au loin, et surtout, j'aimerais vérifier, comme tout un chacun le prétend, que l'herbe est plus verte ailleurs ! Voilà pourquoi je quitte fréquemment la maison avec précaution, je file en douce, et comme mes escapades ne durent jamais plus d'une heure, je suis sûre que mes parents n'ont jamais eu vent de ces brèves sorties décidées sur un coup de tête. Je vis ainsi de précieux moments de liberté auxquels il me serait pénible de renoncer, des sorties hélas embrumées par un léger sentiment de culpabilité vis-à-vis de mes parents à qui je cache mes activités téméraires voire répréhensibles, je suis en effet bien loin de connaître les lois qui régissent l'ordre des choses. En tout cas, je ne suis pas une ingrate, je ne supporterai pas l'idée de savoir mes parents plongés dans l'inquiétude s'ils découvraient mes absences, c'est pourquoi je m'efforce de revenir vite à la maison dès que j'ai pu faire provision de connaissances nouvelles, et je retrouve les miens qui ne manquent pas de me manifester leur amour indéfectible en me couvrant de 1000 caresses. Je dois avouer qu'en plus de ces marques affectueuses, j'ai besoin de retrouver mon espace familial, mes habitudes, mon confort, c'est naturel non ! Ce vendredi ils passent la journée chez des amis : belle opportunité pour oser élargir mon champ d'investigations. Je pars animée d'un insatiable appétit d'inconnu.

Au terme d'une belle marche, je découvre un petit bijou de mare, cernée par un frais et paisible rideau d'arbres, il fait tout juste chaud, je suis fatiguée, je décide d'y faire trempette. Je relâche ma vigilance, et c'est le drame : un homme a surgi, me saisit sans ménagement ; je me suis fait cueillir par surprise ! Je perds toute mon assurance et malgré mes protestations véhémentes, il me conduit dans un garage qu'il ferme à clé. Je commence à paniquer, ma terreur s'amplifie au fil des heures.

A la tombée du jour la porte s'ouvre enfin ; je sursaute, l'homme est là, il me jette un regard glaçant qui me tétanise, mais dieu merci mes parents sont là aussi. Ils me semblent chagrinés ; sont-ils en train d'envisager quelque noir dessein à mon rencontre ? Auraient-ils l'intention de me passer à la casserole ? Nous repartons à pied à la maison, nous avançons sans mot dire, mais à peine arrivés, je comprends que je suis pardonnée.

Ils sont attendris, écoutez-les : « a bien bénié ma titite canette zolie ? Coquine ! coin, coin, venimanzé ! Fini manzé poisson, pas bénié, a domi maintenant ! » Il vaut mieux que j'obéisse ! Ces gens que j'appelle mes parents, tiennent à moi depuis ce jour où ils ont découvert un nid garni d'œufs de cane au bord du canal du Berry. Ils en ont prélevé deux, à leur retour l'un était brisé, l'autre, le futur moi, ils l'ont délicatement installé dans une boîte à chaussures bourrée de coton, plus une ampoule destinée à me tenir chaud. 15 jours plus tard, j'ai ouvert la porte de ma coquille et je suis née dans la chaleur, la

lumière et le cœur des hommes. J'étais heureuse, ça m'avait donné envie d'aller arracher quelques plumes du croupion de mes futures copines les poules, qui sidérées, n'avaient osé moufter, elles ont si pusillanimes !

Jean TOUSSAINT



SCULPTURES

Cousins, cousines, toutes générations confondues nous retrouvons tous les étés une semaine dans la grande maison familiale du Cantal.

La fin de cette semaine se termine toujours par un spectacle, expo, concert ou théâtre. L'été dernier le thème retenu était expo autour d'objets naturels et insolites.

Parmi d'autres occupations, chacun est parti au gré de ses promenades, ramasser, cueillir, dégoter, son butin, morceaux de bois, tiges en ferraille, branches de bambous, pierres, galets.

La mise en forme de cette cueillette laisse Clarisse dubitative devant ce qu'elle imagine être une sculpture de tuyaux de bambous, qui reliés entre eux, soit bougeront tout seuls avec la caresse du vent, soit seront poussés légèrement par les promeneurs, et émettront des sons divers. Mais le résultat n'est pas là ! Elle assemble, désassemble, râle, s'agace.

Je pourrai peut-être faire tenir mes tiges de ferraille, avec un filet se dit Louis qui de son côté a décidé de réaliser une sculpture façon Giacometti, oui mais seulement façon, s'exclame en rigolant Fred.

Théodore est perplexe, la veille toujours pas d'idées, il préfère lire sous un arbre. Il a toutefois déniché une série de vieilles casseroles rouillées. Rassemblées, elles seront le clou du spectacle et feront le concert ! C'est vrai un peu assourdissant et pas très harmonieux.

Attention on va bientôt fermer la salle.

Vite, vite il faut juste que tout soit prêt à l'heure.

Jocelyne LECAT



LE RÊVEUR

Imotep est l'élève le plus étourdi de l'école des scribes de Thèbes, en cette fin de règne de Ramsès IV, où la civilisation égyptienne, après avoir dominé le monde antique, file un mauvais coton et se délite lentement...

Bref ... Revenons à Imotep : il vient juste de rentrer dans la belle maison de son père, jouxtant le palais de Pharaon... Son terrible père qui est le scribe préféré de Ramsès... Son terrible père qui voudrait que lui, Imotep, le doux rêveur, lui succède et assume la charge de scribe principal...

Mais il n'arrive pas à se concentrer et oublie toujours une tête, un pied, un bec... enfin, il fait toujours des fautes quand il écrit ses hiéroglyphes. Lui, il préfère dessiner, créer, imaginer dans son cerveau des choses, des éléments... Il aime s'asseoir, fermer les yeux, lever la tête et se laisser aller à la caresse du vent du Nil, et élaborer des choses inutiles comme celle à laquelle il pense actuellement : une grande cuillère avec plein de trous dedans.

« Cela pourrait servir à rien, se dit-il en regardant l'écume que provoque le courant du Nil, ou alors à ramasser l'écume, et cela pourrait s'appeler écumoire... un jour peut-être... plus tard ! »

Soudain, un vol d'ibis le tire de sa rêverie : il se doit d'être à l'heure. Mais avant, il va cueillir dans le jardin un joli bouquet de papyrus pour la belle brune qui n'arrête pas de le regarder à la sortie de l'école des scribes.

« Au fait pyramide, en hiéroglyphe, ça s'écrit comment ? J'oublie toujours ... Aïe, aïe, aïe !!! » songe-t-il en marchant.

Alain PONROY



IMPATIENCE

Mélanie avait fermé le magasin avec une heure d'avance, pressée de retrouver Gilles, qui l'avait hantée toute la nuit et toute la journée. Elle n'en pouvait plus d'attendre, mais le temps ne file vraiment pas vite quand on est impatient ! Elle allait se faire disputer par la patronne le lendemain mais tant pis, elle prenait le risque.

Elle marchait d'un bon pas dans la direction où son cœur la portait. En route, elle bifurqua quelques instants dans un petit chemin qui menait au canal, juste le temps de cueillir quelques coucous offerts par le printemps naissant. Son pas ne fléchissait pas. Elle souriait au vent, le bonheur enfin revenu sur ses lèvres : elle était sûre d'elle et de ce qu'elle allait annoncer à Gilles. D'ailleurs, aujourd'hui, ses clients l'avaient trouvée radieuse et semblaient ravis pour elle de ce changement soudain.

L'idée de ces retrouvailles tant attendues lui donnaient des ailes : elle aurait déjà voulu être arrivée mais cela ne saurait tarder, vu l'allure qu'elle menait. Encore quelques rues avant de reconnaître les grands murs qui protégeaient toujours leurs rencontres. Elle savait qu'il l'attendait et elle savourait d'avance ses douces caresses sur son visage aux yeux clos. Car c'était comme cela qu'elle appréciait le mieux sa tendresse et son amour : les yeux clos !

Mais aujourd'hui était un jour spécial : elle avait une grande nouvelle pour lui, pour eux, juste pour eux deux, enfin !!! Son cœur au bord de l'explosion, telle une cocotte minute dont on a oublié de libérer la soupape, elle franchit enfin la grille qui la séparait encore de lui, et elle l'aperçut là-bas, au bout de l'allée gravillonnée. Encore quelques pas et elle arriva près de lui. Son impatience lui fit écourter les préliminaires habituels, car elle savait qu'il était là, puisque son nom y était gravé dans le marbre : Gilles MANSOUR 1992-2020. Elle débita un flot de paroles dont les plus importantes furent : « Gilles, mon amour, tu vas être papa ! Je savais que tu serais content ! Je suis si heureuse pour nous : on va avoir un bébé ! »...

Catherine GONIN



UN DE CES MATINS MAUDITS

Le chat gratte à la porte et miaule. Depuis ce qui lui semble une éternité. Et avec de moins en moins de conviction. Il lance, de temps à autre, un regard tantôt suppliant, tantôt furieux vers le vieil homme.

- Pour sûr qu'il fait semblant de ne pas m'entendre ! S'il n'est pas dur de l'oreille, celle-ci semble devenir de plus en plus sélective.

Pourtant, il serait l'heure que l'homme lui serve son petit-déjeuner et qu'il lui ouvre la porte. Ils ont leurs petites habitudes, leurs rituels. Mais ce matin, l'homme semble perdu dans ses pensées, très loin de la petite cuisine dans laquelle ils se trouvent. Il se lève enfin de sa chaise, remplit d'eau un bol et la bouilloire, pose cette dernière sur la gazinière et le bol par terre, sur le sol de la cuisine. Il grimace en se relevant, puis se rassoit et compte le nombre de cuillères de chicorée qu'il met dans son bol.

- C'est tout ?? De l'eau ? Et mes croquettes alors ?

Le chat décide de patienter encore le temps que l'eau se mette à bouillir.

- Si, au bout de ce délai, il ignore toujours mes miaulements, tant pis pour lui, je pisse dans un coin de la cuisine !

Il n'est pas le genre de chat qui s'abaisse à utiliser une litière, il préfère la nature tout autour de la vieille maison. Il se considère comme un chat fier et sauvage. Sauf qu'il faudrait que l'homme lui ouvre la porte, maintenant. Le chat ravale sa fierté et tente une autre stratégie. Il se frotte contre les jambes du vieil homme et miaule. Celui-ci se baisse distraitemment et caresse le dos du chat. Au sifflement de la bouilloire, il se lève. Mais avant de se diriger vers la gazinière, d'un pas lourd et traînant, il va ouvrir la porte. Le chat ne demande pas son reste et file à l'extérieur.

- C'est pas trop tôt ! Pour les croquettes, on verra plus tard.

Oui, parce que, si c'est un chat fier et sauvage, il aime quand même son petit confort. Et tout comme le vieil homme ne cultive plus son potager depuis que son dos le fait souffrir, et achète ses légumes au supermarché, lui aussi s'est habitué aux croquettes du commerce. Tout juste s'il chasse encore un mulot, de temps en temps, pour garder la face. Pendant que le chat vaque à ses petites affaires au fond du jardin, un coup de vent plus fort que les autres ferme la porte de la maison dans un grand claquement. Il fait froid dehors, et il pleut à verse. Le chat se remet à gratter la porte. De l'autre côté, cette fois-ci. Avec encore moins de chances d'être entendu par le vieil homme.

- Je me suis fait cueillir comme un bleu, grommelle le chat. Même un chien n'aurait pas été aussi stupide.

Andréa FLORENTIN



SOUVENIRS D'ÉTÉ

Le vent soufflait dans les volets de la maison et depuis maintenant deux jours, le soleil avait disparu.

Les prémices de l'automne arrivaient doucement il était bientôt l'heure de tout fermer. Quitter cette demeure était juste la première épreuve, il allait falloir maintenant se battre avec les souvenirs ... Les souvenirs de cet été dans ce grand jardin, à se prélasser sous la douce caresse d'une petite brise rafraîchissante tout en laissant filer les heures au gré de l'insouciance.

Comment ne pas déjà regretter ces moments passés entre les assiettes des repas gargantuesques et la caresse des rayons de soleil venant adoucir les siestes qui suivaient.

La chaleur, la douceur et la beauté des lieux devaient être rangés aux rayons des vieilles choses, cueillir les fruits juteux du bel été était déjà tombé dans l'oubli...

La reprise allait être difficile, mais chaque année c'était pareil, il fallait toujours trouver le moyen d'en finir avec cette douce période et il était impératif de se rappeler que les bons souvenirs se construisent toujours sur le tri et l'oubli des mauvais...

Laurent VACHER



UN HOMME D'EXCEPTION

La grande marmite du temps brasse bien des illusions ! Enfant nous avons l'orgueil de nous penser invincible et omniscient, le temps et les aléas de la vie se chargent de nous ouvrir les yeux et par conséquent de nous fermer les portes de nos ambitions de jeunesse ! Sauf pour quelques irréductibles, inconscients ou clairvoyants selon les cas.

Ainsi, Juste Baudouin, a, dès son plus jeune âge eu une idée paraissant des plus farfelues : canaliser le vent au sens propre du terme, comme on canalise l'eau jusque dans nos robinets. Le contraindre à filer dans un réseau de tubes sans le laisser faiblir mais plutôt en augmentant sa vitesse et le cueillir à sa sortie pour actionner divers objets munis d'ailettes mues par cet allié naturel. Lorsque sa puissance s'amenuise, d'heure en heure et devient une douce caresse, l'utiliser encore pour ses vertus apaisantes.

Juste Baudouin est maintenant célébré dans le monde entier car il est parvenu à ses fins mais ce qu'il n'avait pas imaginé c'est que sa technologie serait détournée de ses fins nobles ! Quelques esprits retors l'utiliseraient pour créer d'affreuses tempêtes, ouragans et autres tornades lancées sur des pays ennemis.

Comme Albert Einstein, Juste aura compris trop tard l'essentiel, ne pas offrir aux hommes l'outil offrant la capacité de dominer toujours plus.

Nadine PALISSON

CHAPITRE V
Les sept mots...

ATELIER D'ÉCRITURE 18.05.2021

PAIRE
ETAGÈRE
CLASSE
PAUVRE
RICANER
ECLAT
BRETELLE(S)

(La photographie à intégrer dans la nouvelle) ...



L'expression : « ...nous allons fêter nos trente ans de mariage... »



AU BAR DES TOURTERELLES

Alexia s'installe dans l'arrière-salle du café pour reprendre tranquillement l'écriture de son roman. Une citronnade fraîche, un rayon de soleil à travers la baie vitrée, les coquelicots bercés par la brise, le calme de la campagne. Tout est réuni pour une bonne inspiration.

Dehors, les tourterelles roucoulent. L'après-midi promet d'être agréable et fructueuse. Soudain dans le café des éclats de voix se font entendre : un couple est en pleine dispute...

« Je ne t'avais rien promis, dès le début je te l'avais dit ! »

« Mais pourtant cela fait trois ans, ce n'est pas rien non, trois ans ? On n'est pas bien tous les deux ? » répond-elle la voix brisée.

Loin de se laisser surprendre, il rétorque :

« Tu le savais, ne fait pas l'enfant voyons ! Ma famille passe avant tout ».

Elle dans un sanglot : « oui, mais maintenant ta famille c'est moi ! »

« Oh ! non ma petite, tu n'es pas assez classe ni assez raffinée pour moi. Et puis tu es usante avec tes jérémiades, ferme-là ! » dit-il en haussant le ton et en ricanant, le visage déformé par la méchanceté.

D'un geste rageur elle essuie une larme sur sa joue et remonte la bretelle de son soutien-gorge, en se demandant pourquoi il ne la trouve pas assez sophistiquée.

« Pauvre type, tu t'es regardé toi, éructe-t-elle, depuis trois ans que l'on est ensemble, pas un bouquet de fleurs, pas une attention particulière, rien, nada. Bien sûr tu ne m'as rien promis, mais tu m'as laissé croire, espérer même. C'est dégueulasse de me laisser tomber comme une vieille paire de chaussettes. Je t'aime... »

Sur le toit, les tourterelles roucoulent toujours... comme un interlude...

« Stop, j'en ai marre, essaie donc de comprendre, nous devons nous séparer, il le faut ! Nous allons fêter nos trente ans de mariage. Elle est prioritaire » poursuit-il.

« Prio-ri-taire ! Tu parles d'une raison ! Et l'amour dans tout ça, l'amour, cela existe l'amour pour toi ? » hurle-t-elle écœurée.

« Oui... toujours... au début » admet-il à contrecœur.

« Au début ! Fumier ! Et pour ta femme aussi c'était juste au début ? » crie-t-elle furieuse.

« Mais oui, bien sûr, qu'est-ce que tu crois pour elle et pour toutes les autres » fanfaronne-t-il d'une voix grasse, le plastron provocateur, répugnant.

Elle en a le souffle coupé !

Alexia dérangée et choquée par cette scène publique et totalement déplacée réunit lentement son bloc, sa trousse et ses crayons. Elle se lève et récupère son sac à main sur l'étagère. Elle se prépare à traverser la salle silencieuse après l'esclandre.

Le couple se fait face les poings serrés prêt à reprendre le combat.

Alexia s'avance avec appréhension, croise le regard de l'homme et le fixe intensément. Il se tétanise aussitôt, déglutit avec difficulté et dit comme dans un dernier souffle :

« Merde... ma femme ! »

Béatrice GIMENEZ



L'ATELIER D'ÉCRITURE

Tout au fond de la classe, le professeur de français a installé ses élèves par table de deux, pour les initier à un atelier d'écriture et voir comment ils allaient se sortir de cet exercice inhabituel pour eux.

Sur les tables ils ont posé leur cahier, leur crayon et leur gomme. Avant de s'installer, ils sont allés chercher un dictionnaire (un par table) sur une étagère du meuble bibliothèque pour pouvoir vérifier la signification de certains mots ou simplement l'orthographe.

Le professeur leur a donné le thème de cet atelier : « ... nous allons fêter nos trente ans de mariage ... ».

Après avoir ronchonné et ricané un peu pour cacher leur gêne, ils se sont pliés à la demande de leur maître. Ils n'avaient de toute façon pas le choix.

Il leur suffisait de presque rien, un souvenir, une pensée et un moment de réflexion pour trouver l'inspiration.

Comme Justin qui repense à cette photo de mariés trouvée dans le tiroir d'une commode chez ses grands-parents. Mariés photographiés à la campagne, sur les marches d'une pauvre chaumière, mais dans un grand soleil qui en fait toute la beauté.

Elle a sûrement été prise dans l'après-midi, après ou pendant le repas de mariage, car il y a un peu de laisser-aller parmi les invités. Le père du marié a laissé tomber la veste et pour le moment, il bombe le torse, les deux pouces passés dans ses bretelles, comme pour dire : « c'est moi le patriarche maintenant, vous n'avez qu'à bien vous tenir ! ».

Les enfants courent autour des tables et se roulent dans le foin en poussant de grands éclats de rire.

Dans la grange on a installé un parquet pour que les gens puissent danser. La mariée a quitté ses chaussures à talon et a mis une paire de jolies petites ballerines pour être plus à l'aise. L'accordéoniste et le joueur de cornemuse ont commencé à jouer quelques airs du folklore de la région. La soirée promet d'être très animée.

C'était il y aura bientôt trente ans. Que de choses se sont passées depuis, toute une vie... Peut-être que ses parents vont préparer une belle fête pour cet anniversaire... Ce serait tellement bien.

Justin a laissé son esprit s'évader un long moment, il a bien du mal à redescendre sur terre et à réaliser qu'il est toujours dans sa classe.

Huguette RICORDEAU



UNE JOURNÉE SANS

« Nous allons fêter nos trente ans de mariage ». La phrase fait rêver. Mais elle m'exclut aussi, puisque je n'en suis qu'à un peu plus de la moitié. Bientôt seize ans de mariage pour nous. Cela dit, ce n'est pas le pari sur l'avenir qui m'effraie le plus dans cette perspective des 30 ans - je suis plutôt d'un tempérament optimiste. Ce qui me bloque dans cette phrase de début, c'est surtout la perspective de ce que sera ma vie dans 30 ans. Une vie où les enfants auront quitté le nid ... c'est au-delà de ce que j'ai envie d'imaginer. Surtout un jour comme aujourd'hui, gris et froid.

Et je crois que mon cerveau est sur la même longueur d'ondes. Mon crayon reste désespérément en suspens au-dessus du carnet, et il ne me vient plus rien. Aucune idée, aucun début de phrase, rien. Ma tête, que je porte d'habitude sur mes épaules, veut être ailleurs, aujourd'hui. Elle est justement auprès d'eux. Elle fait la navette entre deux salles de classe et deux évaluations de SVT, presque en parallèle. Si l'un n'aime pas spécialement cette matière, l'autre dit carrément la détester. J'imagine que la thématique n'y est pas pour rien, puisqu'elle est à un âge où des sujets aussi anodins que la reproduction de la poule font bêtement ricaner les garçons, pauvres victimes de leurs hormones. Et elle déteste tout ce qui fait ricaner les garçons. C'est de son âge.

Je vais me refaire un autre café, je crois, pour m'occuper. Des éclats de voix me parviennent de la chambre, transformée en bureau depuis le premier confinement. Encore une visioconférence en anglais. Je retourne dans mon bureau à moi, plus paisible, la tasse de café à la main. Mon regard tombe sur un assortiment de cartons vides en haut de l'étagère qui fait face à la porte de mon bureau. Ils y sont depuis une paire d'années, mais aujourd'hui, leur simple vue m'agresse. Je devrais faire le tri, n'en garder que deux ou trois pour mes prochaines ventes de vêtements ou de livres d'occasion, et aller me débarrasser des autres. Et comme la déchetterie se trouve pas loin de la bretelle d'autoroute, ce petit déplacement ne va pas seulement me permettre de me changer les idées et de m'aérer la tête, mais aussi de placer ce dernier mot.

Andréa FLORENTIN



ANNIVERSAIRE DE MARIAGE

Jean-Yves et moi allons fêter nos 30 ans de mariage. Quel parcours depuis notre rencontre en classe de terminale.

Mes parents avaient décidé de quitter la région parisienne pour aller vivre dans la campagne orléanaise. C'était un arrachement pour moi de quitter la ville, mes amis. Mais dès les premières semaines dans ce lycée d'Orléans, j'oubliais les mois précédents et trouvais ma place et Jean-Yves.

Pour cet anniversaire, nous avons décidé de réunir dans notre longère solognote, quelques amis de cette époque lointaine. Certains que nous n'avions pas revus depuis que nous avons quitté le lycée, d'autres, notamment une paire d'amis qui eux étaient restés très proches.

Je suis Professeur de lettres et écrit souvent poèmes et nouvelles, que je fais partager parfois à mon entourage. Aussi, lors d'un week-end où Jean-Louis et Martine étaient venus nous retrouver, après le café pris sous la tonnelle, j'ai pris sur une étagère, mon petit carnet et un crayon.

J'ai tout de suite vu sur leurs visages des sourires un peu narquois et même un léger ricanement ; ma pauvre Marie, c'est le récit de nos aventures vieilles de 30 ans, et le récit de votre vie que tu vas transcrire sur vos invitations. C'est dépassé, tu veux nous faire verser quelques larmes sur notre jeunesse. Nostalgie, nostalgie ... quand tu nous tiens. Mais non, dis-je avec un grand éclat de rire, regardez, j'ai dessiné des croquis plutôt ironiques et à la limite des caricatures, tiens découvres toi Jean louis en footballeur à plat ventre sur le sol pour rattraper un ballon.

Le grand jour de la fête est arrivé, nous avons envoyé nos invitations avec un plan détaillé du site de notre longère qui est perdue dans les bois.

Midi tous sont arrivés, rayonnants, ne manquent que Marc et Sylvie. Les plaisanteries fusent, ils se sont perdus. C'est pourtant vrai, coup de fil vers 12h30. On a raté la bretelle d'autoroute, ne nous attendez pas pour l'apéro !!

Cette merveilleuse fête est terminée, j'envoie à tous une photo souvenir et le croquis de chacun.

Jocelyne LECAT



LA MAIN D'AMÉLIE

_ Il va pas bien notre Max, ce matin... c'est encore ton Amélie, hein ?

_ Eh oui ! j'arrive pas à l'oublier, et tu sais, le 15, c'est son anniversaire, une petite fête ou j'ai vécu pendant des années des moments inoubliables, de belles émotions.... ça aussi, je dois y renoncer... je peine à encaisser... en plus des tas de souvenirs vont remonter à la surface, sans doute histoire de me faire regretter ma vie d'avant. Des souvenirs qui s'incrument jusque dans mes rêves, ils me harcèlent, ils mettent en lumière avec plus d'acuité tout le vide de mon actuelle vie de merde ! Mes souvenirs, mes espoirs, mon insouciance, ma joie de vivre avec cette femme, ma fierté d'homme, celle de décider, d'avoir des projets, tout ça je l'ai rangé sur l'étagère, à côté du P.Q. !... C'est ma vie qui prend la poussière et il n'y a personne pour faire le ménage... _Le bonheur, quoi !

_N'en rajoute pas une louche, Fredo ! J'ai besoin de me cuirasser : pas de bol, c'est comme un virus, ce que je cherche à fuir, ça revient au galop...Pfff... cette nuit j'entends dans mon rêve une Amélie qui me chante sur un ton désinvolte "Nous allons fêter nos 30 ans de mariage !" ...dur à digérer ! Et pourtant, cette femme je continue à l'aimer ! Faut m'expliquer ! "...elle avait un cœur sur la main, la belle, mais c'était le mien..." aurait dit Brassens. - Que veux-tu, doux yeux, cœur sans contrainte, un risque !

Regarde cette photo, elle ne cesse de me turlupiner, sa main si douce, si gracile, celle qui prenait plaisir à faire courir son crayon sur un papier à qui elle confiait toute sa généreuse imagination, des histoires pour des gosses, qu'elle illustrait ensuite avec ses propres dessins ! Ecrire, dessiner, mission première, voire unique, pour cette jolie main experte, c'est fascinant !

_Mission unique pour cette paluche ! tu es sûr ?... Hum...tu aurais dû consulter le service après-vente paternel !

_Ah... arrête Fredo ! Je vois où tu veux en venir, cesse de ricaner ou je t'en colle une paire ! t'es franchement lourdingue !

Je me souviens, quand j'avais rencontré les parents d'Amélie pour leur demander la main de leur fille, le père m'avait lancé "Oh le coquin, il veut sa main ! n'y pense même pas, il faut prendre ma fille toute entière"... et il avait ajouté que je ne devrais pas hésiter à lui remonter les bretelles si nécessaire.

Aurait-il fallu y voir une mise en garde, il savait sa fille très indépendante, et peut-être pas prête à une vie de couple. Je n'ai rien voulu, ou su voir, aveuglé que j'étais par l'éclat de sa jeunesse, de sa gaité tonique. Toujours est-il que pas mal d'années plus tard, j'ai eu à plusieurs reprises le tort de suivre le conseil paternel, excédé que j'étais par les multiples caprices de ma fantasque Amélie. Et ce qui devait arriver arriva, je me suis retrouvé devant un tribunal pour cause de violences conjugales. Pauvre de moi ! je ne suis quand même pas une crapule !

Le juge, quant à lui, furieux, m'a fait la morale : "Monsieur Max, vous dites que vous aviez le cœur sur la main, mais cette main vous la lui avez collée sur la figure avec brutalité, ça c'est classe ! et vous ne me ferez pas croire que vous étiez naïf au point de vous sentir

obligé de suivre au pied de la lettre les conseils douteux de son père ! Votre comportement a été absolument indigne..." et bla bla bla...

Sans doute qu'il a un peu raison le juge, pauvre Amélie, ma colère m'avait amené à lui flanquer quelques claques retentissantes, peut-être aussi quelques coups un peu plus appuyés qu'il n'était nécessaire, une bonne rouste quoi, tu vois le genre ! Résultat gros bleus, ecchymoses, un séjour à l'hosto, voilà pourquoi je...

...Chuuuut...écoute un peu... ah ouais, c'est le maton qui se pointe avec le courrier... Non, les gars, y-a rien pour vous ! Vous croyez encore au Père Noël ?

Jean TOUSSAINT



PENSUM CLANDESTIN

J'ai pourtant bien verrouillé mon affaire : page de droite pour les cours, page de gauche pour lister tout ce qui me reste encore à faire. Mais j'ai quand même l'impression que le formateur se doute de quelque chose : de temps en temps, il module sa litanie indigeste avec des subtiles éclats de voix en me regardant. Il devrait apprécier que je passe mon temps à prendre des notes, à moins que, finalement, je ne sois pas si discrète que je le pense. Le pauvre, il ne sait pas dans quelle galère je suis avec cette organisation qui n'a, certes, rien de professionnel : Jean et moi, nous allons fêter nos trente ans de mariage dans quinze jours ! C'est très court, une toute petite paire de semaines pour tout boucler ! J'ai tant à faire d'ici là : pas le temps de me dorer la pilule sur une étagère, ni de siéger dans une salle de classe comme si j'étais une gamine !

Quelle idée a eu mon patron de m'inscrire à cette formation ! D'autant que le sujet ne me passionne, alors là... pas du tout : « La performance au cœur de l'entreprise » ! Plus performante que moi au boulot, ça n'existe pas ! Mais être ici au lieu d'être planq... euh... tranquille dans mon bureau, cela divise mon temps si précieux par deux, parce que je dois faire semblant de m'intéresser à ce que raconte ce type avec ses bretelles à la mode d'un autre siècle.

Je suis certaine que c'est de la faute de ma voisine de table si je suis grillée malgré mon stratagème : à chaque fois que je complète ma liste de gauche, elle ricane comme une bécasse ! Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans : « commander gâteau, passer au pressing, appeler Lulu pour la sono, revoir les entrées avec le traiteur, louer un vidéoprojecteur ... » ?

Catherine GONIN



VIVEMENT QUE L'ON SE RENCONTRE...

L'âge, la classe sociale ça n'avait que peu d'importance, riche ou pauvre, c'était du pareil au même, ce qui comptait, c'était de remettre un peu de vie dans ce quartier moribond qui souffrait depuis trop longtemps et se désintérait peu à peu.

En perspective, et pour améliorer ces conditions je rêvais d'une belle fête, comme celle des vieilles noces d'antan, avec les costumes, les perles, les chants et les danses pour accompagner le grand banquet, juste après les photos de groupe sur l'étagère dédiée aux clichés.

Très vite, j'eus hâte de faire connaissance avec tous ces voisins, de leur serrer chaleureusement la main en leur promettant de noter ce grand évènement dans mon cahier à spirale des souvenirs. Et comme on le dit de temps en temps, quelques fois le destin fait bien les choses.

Jusqu' à ce jour, plus personne n'habitait cette grande maison qui côtoyait mon terrain, jusqu'à ce matin où je perçus les résonnances d'une discussion en cours ; cette fois c'était sûr j'avais de nouveaux voisins. Un coup d'œil furtif à travers la haie, me permit de voir une petite femme dans une paire de bottes rouges et un gros bonhomme habillé d'un pantalon à bretelles. J'eus soudain envie de ricaner, mais un éclat de voix me ramena à la réalité. « C'est ici que nous allons fêter nos trente ans de mariage et nous inviterons tous les voisins ». Voilà ce qu'était en train d'annoncer le nouveau venu à sa compagne.

Mes rêves de fête allaient donc se transformer en réalité, le quartier était en passe d'être sauvé. Quoi de plus réjouissant en ces temps où l'individualisme revient à grands pas.

Laurent VACHER

CHAPITRE VI
Les sept mots...

ATELIER D'ÉCRITURE 01.06.2021

CRISTAL
DISTRACTION
FOUR
PÊCHE
CONTREDIRE
CIRCULATION
COCHON



L'expression : « ...il n'y a pas de fumée sans feu... »

**Cette année nous fêtons le 400ème anniversaire
de la naissance de Jean de la Fontaine**

S'inspirer de l'une de ses fables !
(nous devons reconnaître la fable inspiratrice !)



MARINETTE ET LE PETIT COCHON

Marinette s'en allait à la rivière faire la lessive de la semaine.
Sur sa tête elle avait posé sa bassine, un baluchon avec le linge à laver sur une épaule.
Elle marchait d'un pas léger dans l'air frais du matin.
Aucune circulation sur le chemin où les petits morceaux de cristal de roche brillaient
dans le soleil.
Pour seule distraction, elle pensait à ce qu'elle pourrait acheter avec l'argent de son
travail.
Pourquoi pas un petit cochon qu'elle mettrait à engraisser,
Avec tous les détritrus de fruits et de légumes, les restes, ainsi que l'eau de la vaisselle
Il ne coûterait pas bien cher à nourrir
Et il finirait dans le four pour les fêtes de fin d'année.
En cours de route elle s'arrêta cueillir de belles pêches de vigne aux branches qui lui
tendaient les bras sur son passage, de quoi faire une ou deux tartes et quelques
confitures....
Malheureusement le temps passait trop vite et Marinette s'était mise en retard.
Elle continua en pressant le pas et c'est ainsi qu'elle arriva au bord de la rivière
Tellement entraînée par son élan qu'elle ne put s'arrêter et tomba à l'eau.
Le linge s'éparpilla et partit dans les remous. Elle ne savait pas nager.
Plus de linge, plus d'argent, adieu petit cochon.
Elle remonta sur la rive. Personne aux alentours. Elle alluma un feu pour sécher ses
habits.
Mais il faudra bien qu'elle raconte sa mésaventure.... ou inventer quelque chose qu'on ne
puisse contredire, mais...

On peut dire ce que l'on veut, il n'y a pas de fumée sans feu.

Huguette RICORDEAU



DE L'USAGE DE LA VIE

Louis Deville à peine divorcé réalise qu'il a enfin retrouvé sa liberté. Depuis son mariage il réside dans la capitale un peu contre son gré. En effet son ex-épouse en pure citadine l'a initié aux dîners mondains, spectacles, vernissages, expositions, shopping et autres joyeusetés parisiennes. Il n'a jamais vraiment apprécié toutes ces distractions. La ville certes, mais à sa manière à lui. Point à tourbillonner sans cesse avec un agenda de ministre. Le voilà seul donc ! Seul à décider, seul à organiser, seul à savourer son temps, à son rythme. Cela lui fait penser à son vieil ami d'enfance que sa « chère et tendre » a éloigné de lui dès leurs fiançailles. Le « bouseux », le « pécore » comme elle aimait à le traiter... Ils ne se sont pas revus depuis une éternité... Louis Deville est bien décidé à l'inviter dans la capitale. Peut-être Victor est-il en colère d'avoir été écarté aussi longtemps ? Saura t'il lui pardonner ? Non seulement l'ami Victor n'est pas fâché le moins du monde et n'a rien à pardonner, mais il accepte l'invitation avec plaisir. Même si la grande ville n'est pas son domaine de prédilection, loin s'en faut ! Pour sûr ce sera un sacré périple, mais se revoir après tant d'années est tellement inespéré. Quelques jours plus tard, voilà notre Victor Deschamps qui franchit le seuil de l'appartement bourgeois et cossu de Louis. Celui-ci le reçoit avec générosité. Le repas débute bien entre les souvenirs de jeunesse et le saumon fumé. La vaisselle et les couverts sont magnifiques. Le cristal de Bohême brille de mille feux. Tout va pour le mieux entre les deux compères, lorsque, au moment du gigot/pommes au four, Victor Deschamps se dresse vivement, les pieds bien campés sur le superbe tapis turc, un brin agacé. « Mon ami, je ne peux plus supporter ces bruits. Les voisins qui parlent fort, les gamins qui braillent, l'ascenseur et ses allers-retours. La circulation infernale, les avertisseurs sonores... Partons ! allons dans ma belle campagne. Viens chez moi ! Nous serons bien mieux. Aussitôt dit, aussitôt fait ! L'esquimau glacé prévu pour le dessert restera dans sa boîte ! Son ex ne supportait pas que l'on consomme ce genre de sucrerie prolétaire. Une petite valise sous le bras, Louis Deville rejoint Victor Deschamps à la gare et... en route vers les paysages boisés et verdoyants.

Dès cet instant la vie des deux comparses devint délicieuse.

Pêche, randonnée, cueillette de fruits et de champignons. Légumes du potager dégustés de mille façons. Longues flâneries en forêt. De temps en temps Victor régalaient son ami d'ortolans savourés comme le veut la tradition, la tête couverte d'un torchon. Mais, chut ! ne le dites à personne : cela est formellement interdit ! Les deux braves, copains comme cochons, menaient la belle vie au fin fond des décors champêtres, dans la grande ferme de Victor. Et comme il n'y a pas de fumée sans feu, la cheminée ronflait à tout va. Qui pour griller des châtaignes, qui pour laisser mijoter un reste de coq au vin ou de lapin au sang.

Ils se dit que le bonheur est dans le pré ! Louis Deville et Victor Deschamps l'ont bien compris et en profitent au maximum. Et ils ont bien raison !

L'épilogue de cette histoire est simple, bien simple en vérité.

Monsieur Deville et Monsieur Deschamps ont su réunir leur amitié, l'amour de la nature et du bien-vivre pour jouir de la vie sans entraves.

Ce n'est certainement pas Jean de la Fontaine qui me contredira !



SKY BOYS

L'aube du 12 juin 1930 se lève, et déjà les files ininterrompues de Sky Boys s'étirent. Ils travaillent tous à l'édification de ce qui deviendra dans quelques mois un des plus célèbres gratte-ciel du monde : l'Empire State Building.

Dans cette foule, Bill Carter attend son tour pour monter dans l'ascenseur. Petit, rusé comme un renard, il vient de l'Alabama, attiré par un salaire conséquent. Il économise au maximum, ayant pour seul repas, dans sa poche, une pêche, mais il a une petite idée pour l'agrémenter.

Il monte dans l'ascenseur avec vingt autres ouvriers, dont Fabio Panucci, un italien corpulent à la voix de stentor. Dans sa besace, il a mis ses trois pizzas journalières. Arrivés à 80 mètres, ils sortent de l'ascenseur : il règne déjà une chaleur de four. Il leur reste à gravir les vingt mètres restants, par des échelles, pour rejoindre les poutrelles à fixer à l'aide de boulons. Fabio, lui, continue à grimper cinq mètres supplémentaires, les salaires grim pant avec les échelons...

Il se trouve juste au-dessus de Bill. Aucune distraction n'est permise à presque cent mètres au-dessus du vide et de la circulation des minuscules voitures tout en bas. Le silence est de mise.

Après une matinée de labeur à suer sang et eau, l'heure de la pause repas sur les poutres brûlantes arrive enfin. Chaque ouvrier déballe son sandwich, Fabio ses pizzas et Bill, sa pêche. Il la déguste lentement, en surveillant Fabio qui attaque sa deuxième pizza. « Il va finir gras comme un cochon », se dit-il avant de l'apostropher.

« Ho, Fabio, je ne veux pas dire, mais ta voix, ce n'est plus trop ça !

— Ma qué, petit Bill, tou m'insoultas, moi, la plous belle voix d'Italie ?

— D'Italie ? Mais tu rêves ! De Sardaigne, peut-être... et encore !

— Tou insoultas mon ramage et la voix de mes ancêtres ! Mon grand-père était à la Scala à Milano !

— Oui, machiniste ! Mais je ne veux pas te contredire...

— Ma qué tou m'insoultas encore ! Je vais te montrer : ouvre tes oreilles !

— Elle sont ouvertes, n'aie crainte : tu ne risques pas de fêler du cristal ! »

Fabio se lève d'un bond contrôlé pour ne pas choir dans le vide, mais, au moment où il entame un « Sole mio » de sa voix de stentor, ses deux dernières pizzas tombent, rattrapées au vol d'un geste alerte et prompt par Bill.

« Voilà qui va compléter mon repas, » se dit-il en écoutant Fabio d'une oreille amusée.

« C'est vrai qu'il a une belle voix quand même, le bougre ! »

Sa journée terminée, Bill décide de faire une pause à l'ombre, à proximité du chantier. Il sort un vieux zippo de sa poche ainsi qu'un demi-cigare, et, comme il n'y a pas de fumée sans feu, il l'allume tranquillement en songeant à son fils Jimmy, brillant dans ses études.

« Il ira loin, Jimmy, très loin peut-être ! Jimmy Carter, ça sonne bien pour un dirigeant ! Mais il ne faut pas trop rêver ! » se ravise-t-il, en se relevant, son cigare terminé. L'avenir le dira...

Alain PONROY



LE SYNDRÔME D'ICARE

Allô, maman ? Tu ne devineras jamais qui j'ai rencontré aujourd'hui ! Odeline ! Mais oui, tu sais, la belle, la grande, la magnifique Odeline ! C'est vrai que ça fait un moment qu'on n'en a plus entendu parler, et pour cause !

On s'est croisées par hasard, enfin, c'est ce que je croyais ! Elle m'a sauté dessus comme si nous étions encore les meilleures amies du monde ! Elle m'a invitée à prendre un pot à une terrasse, à l'écart de la circulation. Elle m'a saoulée ! Elle ne parle que d'elle : son succès, ses rencontres, ses zéniths, ses amours, sa chirurgie plastique, son luxe, sa vie dissolue, ses distractions de jet-setteuse, et gnagnagna, et gnagnagna ... A peine si elle m'a demandé comment j'allais depuis que j'avais quitté ce monde artificiel, plein de faux-semblants et d'arrivistes prêts à tout pour écraser l'autre. J'ai quand même réussi à lui glisser que ma vie était telle que je la souhaitais, avec un mari adorable, des enfants merveilleux, un travail passionnant, et ... que j'avais la pêche !

Et puis, d'un seul coup, elle a changé d'attitude. Finie la Odeline vantarde, snobinarde et écrasante de suffisance, bonjour la pleurnicharde, la souffreteuse effondrée et implorante ! Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles ! Elle m'a alors raconté qu'elle n'était plus rien, ni n'avait plus rien : plus de voiture, plus de logement, plus d'argent, plus de contrats, plus d'amis - à part moi, qu'en France comme aux « States », tout le monde l'avait lâchée ! On la traitait de has been, plus bonne qu'à faire des fours... Les huissiers lui ayant tout pris, elle ne savait où dormir ce soir, n'avait plus que ses yeux pour pleurer et tout juste de quoi payer nos consommations...

Tu me connais, j'ai d'abord eu un élan de compassion pour l'artiste déchue, m'appêtant à réparer comme je pouvais une telle injustice. Mais le petit démon de ma mémoire a refait surface, et je me suis revue à l'époque où nous étions en concurrence, et alors, j'ai fait ma tête de cochon ! Tu te rappelles comme elle n'a pas hésité à m'écraser pour mieux briller ? Remarque, finalement, elle m'a rendu service, mais j'ai eu plaisir à lui rappeler combien elle m'avait fait souffrir et qu'elle m'avait regardée sombrer sans lever le petit doigt. Je lui ai dit : « Tu sais, Odeline, il n'y a pas de fumée sans feu. Ce qui t'arrive était inéluctable : tu as brûlé la chandelle par les deux bouts, crachant sur les vraies valeurs pour t'éclater un max, sans penser que le succès était toujours éphémère, et tu as oublié d'assurer tes arrières dans un monde sans état d'âme. De plus, tu as méprisé une amitié pure comme le cristal pour des relations de pacotille, alors ne t'étonnes pas de te retrouver seule ! »

Elle m'a regardée, sidérée par mes propos, réalisant qu'elle ne pourrait me contredire, et a bredouillé des excuses éplorées. Je lui ai dit que j'étais désolée pour elle, lui ai donné de quoi s'offrir un repas et une chambre d'hôtel pour la nuit, ai réglé l'addition et lui ai conseillé de se tourner vers ses amis du show-biz qui auraient sans nul doute à cœur de l'aider.

Tu comprends, maman, c'est trop facile de faire exister les autres uniquement quand ça t'arrange !

Catherine GONIN



CONFORT OU LIBERTÉ

Nous sortons de la circulation pour emprunter une longue et magnifique allée bordée de marronniers, au bout de laquelle une grille monumentale nous interdit l'entrée.

De l'autre côté oncle Georges, nous fait signe de passer à gauche, nous pénétrons dans la propriété (le portail est moins imposant). Après les effusions des retrouvailles, nous retrouvons tante Paulette occupée à sortir la tarte du four.

<< les enfants ; excusez-nous de vous avoir fait contourner l'entrée, nous ne sommes que gardiens >>

<< et jardinier mon oncle, tante Paulette cuisinière, femme de ménage selon les besoins. Tous deux au service de Mr et Mme >>

La table est prête, bien décorée, au centre un bouquet dans un vase qui ressemble à du cristal.

Le repas prit dans la joie et narration d'anecdotes, nous aidons notre tante à ranger, mettons les déchets de côté pour le cochon.

Nous voilà tous partis visiter le jardin dont oncle Georges est le magicien de cette propriété.

Tout cela bien entretenu, l'eau est cristalline.

<< Monsieur est féru de pêche, sa distraction lorsqu'il est ici >>.

<< dites, vous devez passer des heures c'est impeccable >>

<< oui nous ne comptons pas nos heures >>

<< avez-vous entendu les ragots qui ont circulé, nous ne pouvons y croire ; Mr Mme sont des personnes charmantes, humaines, respectueuses >>

<< Peut-être, répondis-je : à condition que vous soyez à leur entière disposition et : il n'y a pas de fumée sans feu >>

<< écoute ma grande, ce n'est pas possible, nous les connaissons bien >>

Loin de vouloir contredire nos oncle et tante, nous n'insistons pas !!!!!!!!!!!!!

Quant à nous, nous préférons payer un loyer, aller au bureau, à l'usine, à l'atelier, mais ne pas porter un collier et être libre.

Gislhaine PAGÈS



VIVRE SEUL...

En achevant de monter sur la plus haute marche de cet édifice prestigieux perché sur la colline, il vit paître les moutons rassemblés telles des grappes de raisin posés sur les flancs du versant montagneux qui lui faisait face.

La rivière qui coulait en bas laissait paraître une couleur blanche et délicatement bleutée par endroit, faisant penser à un ruban d'acier posé entre ces petites montagnes couvertes de pins.

L'atmosphère bucolique de ces lieux était à même de lui donner ce petit plus indispensable à la réussite de son défi : celui de vivre seul et sans rien au cœur de la nature ! « Fini pour lui les murs vieillis et fatigués, un toit ne lui servira plus à rien » avait-il juré.

Lors de ses prises de position, on pouvait lire sur le rictus de ses lèvres, toute la volonté de ce jeune et nouvel écologiste prêt à remettre tout en question. « Pas question de faire marche arrière avait-il poursuivi, même s'il nous faut camper n'importe où de manière durable ! Je suis apte aux pires travaux et je trouverai toujours une solution quitte à me râper les genoux dans les chemins et les bosquets les plus reculés ».

L'entreprise était donc en route, comme il était beau ce jeune rêveur ambitieux ! Le défi annoncé était de taille, et le futur allait très vite lui donner bien des déboires...

Laurent VACHER



MON AMIE L'IMAGINATION

Marcher sur un chemin le nez en l'air
Camper au cœur d'une paisible clairière
Regarder paître les mérinos châains
Avec sur les lèvres, la rosée du matin
Être apte à s'émouvoir et s'émerveiller
De ces quatre murs vieillis et fatigués,
Un toit aux tuiles disjointes, éparpillés
Des marches râpées par les pas lassés
Débusqués sur le chemin du retour
Lâcher l'imagination, reine de nos jours
Qu'elle nous laisse entrevoir à demi
Les heurs et malheurs, les rêves de leurs nuits
Les rubans d'une vie à jamais évanouie
Se déroulent avec cet indicible espoir
D'un bonheur en miroir
Rentrer et se promettre d'être chaque jour
Plus contemplative des détours
Que m'offre ma liberté de rêver

Nadine PALISSON

CHAPITRE VII
Les sept mots...

ATELIER D'ÉCRITURE 28.09.2021

MIROIR
PUCE
CONNAISSANCE
TIGRESSE
TARABUSTER
BRAS
TOURBILLON

L'expression : « *une experte en la matière* »



SOIR DE BAL

Une vraie tigresse ! C'est une experte en la matière pour ce qui est de semer la zizanie parmi le groupe de copains-copines. Il y a toujours quelque chose qui ne lui convient pas.

Aujourd'hui c'est parce qu'elle ne peut pas avoir accès suffisamment vite au miroir au-dessus du lavabo pour faire un raccord de son maquillage avant d'aller sur la piste de danse. Il faudrait qu'on cède la place à cette demoiselle qui se croit la plus belle du monde...

On dirait une puce sur le dos d'un animal ! Elle saute dans tous les sens, mais n'avance pas plus vite pour cela.

Elle n'en finit pas de tarabuster les personnes autour d'elle, jusqu'à ce que tout le monde s'écarte et la laisse seule ; au moins, un moment de tranquillité après ce tourbillon.

Bientôt les musiciens commencent à jouer dans la salle de bal. On dit que la musique adoucit les mœurs, et le sourire revient sur toutes les lèvres.

Comme à l'habitude, les amis retrouvent de vieilles connaissances et partent bras dessus, bras dessous pour entamer la première danse.

La soirée promet d'être longue et très agréable, et demain matin la fatigue se fera sentir, mais que de bons souvenirs pour passer une nouvelle semaine en attendant le week-end prochain.

Huguette RICORDEAU



ARRÊTE DE FAIRE LE CIRQUE !!!

Depuis quelques semaines, je passais presque tous les jours devant ce cirque. Un jour, une vieille connaissance, experte en la matière, me dit à propos de ce rassemblement festif, « viens avec moi je vais te faire découvrir un monde extraordinaire... » Il m'emmena avec lui au spectacle et là, ce fut une révélation, et rapidement je fus pris dans le tourbillon des représentations...

Très vite l'occasion se présenta et je réussis à passer du rôle de spectateur à celui du créateur. Oh ce fut assez rapide certes, mais il fallut quand même quelques mois d'apprentissage avant de proposer mon tout premier numéro de cirque ! Celui-ci consistait à faire sauter des puces devant un miroir ; parfaitement synchronisées, les bêtes devaient passer plusieurs fois au-dessus de différents obstacles tout en donnant l'impression de s'admirer dans une grande glace placée face au public. Un très long dressage avait eu raison des petits insectes, mais au final, ce numéro, impressionnant par son contenu, n'avait que peu d'intérêt sur le plan visuel et pourtant ceux qui regardaient, sans doute bienveillants, ovationnaient les petites bêtes et leur dresseur...

Alors, atteint sans doute d'une sorte de mégalomanie et tarabusté par l'idée de réussir de manière plus imposante, me vint à l'idée d'aller me confronter à l'animal majeur de ce cirque, la grande tigresse surnommée Nadine...

Après quelques mois de patience et de longues heures de dressage, l'animal finit par venir me manger dans la main. Mais l'homme et les fauves sont-ils fait pour vivre de manière proche ? la question est posée... Un soir de la toute nouvelle représentation, le félin, sans doute perturbé par deux années d'interruption dues au covid et par d'interminables protestations d'associations de protection des animaux qui n'en finissaient pas de gémir dans les médias et autres réseaux sociaux, s'approcha de moi comme pour venir manger dans ma main et me dévora un bras. Je ne lui en ai jamais voulu finalement, sans doute son droit à la liberté sauvage avait-il repris le dessus.

Aujourd'hui, bien du temps a passé, je reste toujours très attaché au spectacle, redevenu passif et simplement admirateur des spectacles de cirque, je me contente de surveiller les entrées et sorties du grand chapiteau.

Laurent VACHER



MA PETITE BALLERINE

Elle est là, au milieu de tous ces gens qui la regardent, dans son petit tutu rose et ses petits chaussons de danseuse.

Moi, assise dans la salle, je la regarde avec tout l'amour que contient mon cœur de grand-mère.

"Allez vas-y mon cœur, je suis si fière de toi"

La musique commence. Elle s'élançe et ses petits bras s'agitent comme des ailes de papillon. Ses camarades l'entourent et comme elles s'envolent dans leurs premiers pas de danse.

J'observe autour de moi et je vois les regards à la fois inquiets et admiratifs des autres parents, comme moi ils semblent retenir leur respiration.

Elle me paraît si petite sur cette scène, pour moi c'est la plus belle. Encore un saut, encore quelques pas, quelques tourbillons et voilà qu'elle se fige !

Que se passe-t-il ? Je vois ses jolis petits yeux rougir et se remplir de larmes. Elle semble désespérée et me cherche du regard. Elle ne sait plus ce qu'elle doit faire, elle n'arrive plus à enchaîner les pas et les figures tant répétés devant ce miroir.

Dans ma tête je l'encourage : " Allez ! Vas-y, tu sais le faire, tu vas y arriver, je connais la tigresse qui est en toi, tu es forte ma puce !"

Les secondes passent et s'égrènent comme les grains de sable dans un sablier, le temps s'étire et semble la clouer au sol.

Il faut que je trouve comment l'aider, comment la rassurer, cette idée me tarabuste...

Et tout à coup je sais !!! Je n'y tiens plus, je me lève et la rejoins sur la scène, je lui prends la main et l'entraîne dans une danse effrénée, un pas de deux, un entrechat. Tout le monde nous regarde. J'aperçois au premier rang quelques dames de mes connaissances, bouche bée. Est-ce de l'admiration ou de l'effarement ? Qu'importe, je danse, je vole...

DRING !!!! Le réveil sonne. Quoi ? Où suis-je ? Quel jour sommes-nous ? J'ai du mal à émerger, ma tête tourne un peu. Un petit café me remet les idées en place.

Ma petite ballerine ne dansera que dimanche prochain et cela ne fait aucun doute qu'elle y arrivera, c'est une battante, une experte en la matière. Et puis si elle n'y arrive pas ... Et bien je serai là ...

Micheline FLORENT



PREMIER AMOUR

Je ne suis pas du genre à coucher dès le premier soir !

Et pourtant...

Pourtant pour elle j'ai fait une exception. Toutes mes convictions ont volé en éclats ce jour-là. Le coup de foudre, le coup de cœur, le coup d'amour. Même le miroir s'en souvient. Ce petit bout de femme m'a entraîné dans un tourbillon de passion charnelle et de tendresse. Je me suis laissé guider aveuglément au gré de ses caprices et de ses connaissances. Entre ses mains je suis devenu un objet comblé, abandonné... Je l'avoue avec gêne, mais elle m'a littéralement jeté dans son lit. Mais que m'arrive-t-il, cela me tarabuste un peu ! Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Elle m'embrasse et me dévore à pleine bouche comme une chatte en chaleur, avec la férocité d'une tigresse. Ses feulements sauvages en sont la preuve. Un peu de discrétion princesse, cela devient embarrassant. Elle n'en a cure et jubile excitée comme une puce. Elle fait de moi ce qu'elle veut et j'en redemande ! Elle s'allonge sur moi, me tourne, me retourne comme une crêpe, me chevauche frénétiquement. Elle me mordille l'oreille goulument.

Aïe ! je suis au nirvana...

Une experte en la matière. J'apprends, je découvre ; ma pétulante petite amie n'a peur de rien ! Ses doigts fureteurs, ses yeux brillants, son corps souple, sa bouche cerise sucrée, ses joues roses et parfumées... j'ai tout aimé dès le premier regard. Elle m'approche de son visage, m'observe longuement et spontanément me dit « t'aime ». Moi aussi je t'aime mon joli cœur, toi avec qui je vais partager ma vie. Ses bras s'ouvrent pour un câlin doux et désarmant. La nuit débute belle et paisible contre le bon chaud de son corps. Elle s'endort épuisée par nos ébats charnels. Comme elle est belle lovée contre moi. Quel magnifique amour naissant. Au petit matin, un homme gigantesque se penche sur le petit lit et remarque à voix haute : « ma chérie, bonne nouvelle ! Tania a adopté son nouveau doudou : mais vraiment ! Elle le serre très fort dans sa menotte potelée et... beurk !

Il est tout baveux !

C'est dégoûtant !

Béatrice GIMENEZ



DERNIÈRE EXPÉDITION

Sam est assis sur le tronc d'un arbre renversé par la dernière saison des pluies. Il contemple la lune qui se reflète dans le miroir de l'ultime point d'eau du parc Krüger.

Demain, il part avec un groupe de cinq touristes allemands pour un safari photos de trois jours pendant lesquels ses connaissances seront soumises à rude épreuve. Ce qui le tarabuste le plus, ce n'est pas son groupe. Pour une fois, ils sont tous de la même nationalité. Il aime bien les allemands malgré leur langue assez incompréhensible pour un ancien cafre comme lui, mais ils sont relativement disciplinés.

Ce qui le tarabuste le plus, c'est que demain il termine sa saison et il va leur offrir un des meilleurs secteurs de la réserve, sans nul doute le plus intéressant, avec les lions les plus virulents, dont une lionne très particulière, une vraie tigresse. Aucun guide, aucun garde n'a jamais pu l'approcher ni la canaliser : une experte en la matière pour se camoufler et ressurgir au moment le plus inattendu. Il la connaît autant que cela soit possible, mais une puce à l'oreille l'avertit pour lui rappeler aussi sa férocité et le danger potentiel qu'elle pourrait faire peser sur son groupe. En contrepartie, ils feront des photos formidables.

« Il se fait tard, se dit-il en étirant ses bras. Je dois me reposer un peu, car demain sera une rude journée où je serai pris dans un tourbillon. Allez, du courage, dans quatre jours, les délices du Cap Town m'attendent avec d'autres tigresses ! »

Alain PONROY



LE PARASITE

Le chat n'arrête pas de se gratter. J'essaie de me concentrer sur ce que me raconte ma sœur, tout en soufflant sur ma tasse de thé, qu'elle s'obstine à préparer avec de l'eau toujours trop chaude. Mais à force d'observer l'animal du coin de l'œil, mon malaise ne fait que grandir. Cette histoire commence sérieusement à m'inquiéter. Je tente d'intervenir avec tact :

- Je ne suis pas une experte en la matière, mais ton chat se gratte vraiment beaucoup. Il n'aurait pas des puces ?

Elle ne prend même pas la peine de me répondre. Ou alors, elle ne m'a pas entendue. Elle est en plein milieu d'une de ses tirades sur l'ingratitude de ses enfants, deux grands ados un peu mous que, personnellement, je trouve adorables, mais je n'ose pas l'interrompre. Quand elle est lancée sur ce sujet-là, mieux vaut la laisser finir. Le chat, lui, m'a bien comprise, on dirait, car il m'observe maintenant d'un œil mauvais, tout en se grattant derrière l'oreille.

Mes bras commencent à me démanger, puis mon buste. J'ai beau me dire que c'est probablement psychologique, le tourbillon de pensées anxieuses s'est mis en route. A ma connaissance, il n'y a que moi à m'attendre toujours au pire.

- Excuse-moi, essaie-je d'insister, mais ton chat ...

- C'est une femelle, me coupe ma sœur. Tu devrais le savoir, depuis le temps.

Comme si cela avait la moindre importance ! Alors que, tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir si cette bête - quel que soit son sexe - est infestée de parasites qu'elle risquerait de me refile. Mais ma sœur est furieuse.

- Tu ne m'écoutes même pas.

La mini tigresse me défie du regard. On dirait qu'elle se moque de moi. Ou qu'elle s'apprête à m'attaquer. Elle n'aurait pas tort. Je débarque chez elle et l'accable de reproches et de soupçons. Peut-être que les chats se grattent sans raison particulière, par ennui, ou juste pour tarabuster des gens comme moi.

L'après-midi touche à sa fin, il va falloir que j'y aille. Je remercie ma sœur pour son accueil. Je ne garde aucun souvenir de nos discussions. De quoi avons-nous parlé ? Nous avons monologué, comme d'habitude, en nous servant l'une de l'autre comme d'un miroir. Je prends congé en me grattant les bras, avec la ferme intention d'appeler mes neveux un peu plus tard, pour savoir si l'animal est bien suivi par un vétérinaire.

- A la semaine prochaine ? me lance ma sœur.

- Avec plaisir !

Andréa FLORENTIN



PERFECTION ET AMBITION

Elle n'aimait pas ce que le miroir lui renvoyait comme image d'elle. Certes, elle s'était levée d'un mauvais pied, mesurant la lourde tâche qui lui incomberait pour arriver à ses fins, en ce jour mémorable. Aujourd'hui se déciderait si elle ferait partie de l'élite ou resterait au bas de l'échelle, si elle intégrerait la haute cour ou stagnerait dans la moyenne cour, celle qui lui fut échue par un mariage trop bas de gamme à son goût.

Elle avait de l'ambition, beaucoup d'ambition, et pour ce faire, son plan d'attaque commençait par son accoutrement qui se devait d'être admirable, sinon irréprochable. Elle tarabusta avec agacement ses servantes qui entamèrent l'élaboration du chef-d'œuvre souhaité par la dame, dans un tourbillon infernal de gestes d'une précision horlogère. Les deux premières agençaient savamment sous-ropes, robes et sur-robe, dont la dernière devait être relevée avec minutie sur le devant et sur le derrière, par un système de pinces qui disparaissaient miraculeusement sous les plis. Elle souhaitait en lancer la mode coquine, sûre de son fait si elle réussissait son entreprise de séduction.

Une fois qu'elle fut enfin assise dans un fauteuil suffisamment large pour accueillir entre ses bras la luxueuse toilette impeccablement agencée pour froisser le moins possible, une autre soubrette organisait la chevelure sous la houlette orageuse de sa maîtresse, véritable tigresse rugissante quand son exigence n'était pas satisfaite. Elles avaient pourtant travaillé de concert à l'élaboration de cette nouvelle coiffure, sans que quiconque hors de cette pièce n'en ait jamais eu connaissance, et avaient répété les gestes maintes fois. Mais elle trouvait toujours un détail à modifier, une mèche ou un ruban à tisser à une autre mèche ou à un autre ruban, regrettant ensuite le changement pour mieux revenir au modèle de départ. Les doigts de la servante sautaient d'une boucle à l'autre avec la dextérité d'une puce savante, devenue une experte en la matière, quoiqu'en grognât parfois Madame. La quatrième personne s'occuperait du poudrage et du maquillage de cette reine du jour, s'abstenant par un geste maladroit de gâcher le travail de ses co-intervenantes, sous peine de subir des foudres.

On se serait cru dans une ruche où les abeilles s'agitaient avec dévouement autour de leur reine. Les ouvrières devaient s'activer sans ménager leur peine, ni les effets qui pouvaient susciter tour à tour rugissements indignés ou longs soupirs de satisfaction. Elles ne devaient s'arrêter que lorsqu'enfin elle émettrait un vigoureux signal d'arrêt, accompagné d'un énorme sourire : « Stoop ! C'est ça ! C'est parfait ! Qu'on ne me touche plus ! »

Elle se leva, se dirigea vers le miroir en pied, se pavanant en tous sens devant lui, mimant des poses savamment étudiées, qu'elle savait pouvoir faire mouche au moment voulu. Elle ferma les yeux, imagina les prochains événements, et surtout le moment où la porte s'ouvrirait sur son passage avec l'annonce tonitruante qui fera tourner tous les yeux vers elle, mais surtout ceux de celui qu'elle convoitait : « Mâââdâame de Montespan ! »



FEMMES

J'ai toujours trouvé que les femmes étaient fortes ; elles se sont battues comme des tigresses pour leur famille ; à donner leurs bras pour améliorer l'ordinaire. Nos grand-mères sans connaissance autre que le travail, dans le tourbillon de leur vie difficile ; prêtent à faire plaisir à leur ribambelle d'enfants, faire une douceur en fin de repas ; ramasser des fruits sauvages avec du sucre...

Tarabustées par leur époux peu conscient du travail que leur femme abattait « s'occuper des enfants, de la maison, souvent du jardin, des quelques poules, lapins » laver le linge de leurs clientes au lavoir communal par tous les temps.

Elles regardent dans le miroir d'eau leur image se faner. Elles sont expertes en la matière : par un sourire, un geste simple, capables de donner beaucoup d'amour à ceux qui les entourent.

Gislhaine PAGÈS



LE CADEAU DÉLICIEUX

Cela me tarabuste, je suis prise dans un tourbillon d'interrogations et la plus importante est celle-ci : est-il vraiment essentiel de lutter contre le vieillissement ! Il m'offre pour mon cinquantième anniversaire une cure de rajeunissement avec injonction de botox, lifting, modelage du corps et bien d'autres promesses sensées changer mon apparence, la rendre plus désirable ? Est-ce le message que porte le cadeau de mon mari ? Essaie-t-il de me faire comprendre que mon corps, moins dynamique, que mon visage comportant des ridules et quelques affaissements, le rebute ? Est-ce moi qui me suis plainte de ce que le miroir me renvoyait et s'est-il dit que ce pouvait être un cadeau à mon goût ?

Je ne suis pas une experte en la matière, mais à ma connaissance, cette quête effrénée de la jeunesse n'a qu'une conséquence : nous mener dans les pas de Faust ! Oui celui qui a vendu son âme au diable en échange de la connaissance universelle, de la beauté, de l'assouvissement de tous les désirs communs aux êtres humains pour une durée de 25 ans.

Ma cinquantaine, elle est sereine ! Plus d'angoissantes vellétés de séduction, plus de nécessités reproductives, un regard plus bienveillant sur mes imperfections, plus de jeunes enfants à protéger...

La tentation est grande il est vrai, de recourir à ces artifices. Mais si je le fais ce sera pour qui ? Pour lui ? Pour moi ? Des heures que je cogite, il me faut trouver une issue à ce dilemme, j'en ai assez !

Mon mari arrive, je dois lui parler, évoquer mon trouble en espérant qu'il me rassure d'une part et qu'il me dira sincèrement la motivation de son choix d'autre part. Il bafouille, détourne le regard, me propose un verre de porto, me demande si j'ai passé une bonne journée. J'ai ma réponse me semble-t-il !

« Ma puce je t'aime mais je voudrais retrouver la tigresse de nos jeunes années, viens dans mes bras ! » lance-t-il le regard concupiscent. C'était donc ça ! Je m'approche félinement de lui, le regarde, mesure ses rides, ses cheveux parsemés, son ventre proéminent, ses tâches de vieillesse et la colère monte, la tigresse est bien de retour ! Je lui saute à la gorge et mord de toutes mes dents encore jeunes et efficaces elles ! Je ne lâche pas, il remue mais est ahuri et bloqué par la douleur provoquée par le moindre mouvement.

Du sang coule le long de ma bouche, de ma gorge et je pense : « Je n'aurais pas besoin de lui offrir une cure de rajeunissement, cadeau qui ne manquerait pas de l'interroger sur le regard que je porte sur lui. »

Nadine PALISSON

CHAPITRE VIII
Les sept mots...

ATELIER D'ÉCRITURE 19.10.2021

NATURE
TRANCHE
PLÂTRIER
MENOTTE (S)
SOURIRE
PERSONNE
FASCINÉ

La phrase : «... Il n'est plus temps de débiter des sornettes... »



HISTOIRE DE CUISINE

Réunis pour la journée avec mon ami Jack, nous refaisons le monde en paroles. Soudain, avec son sourire habituel, il me dit « il n'est plus temps de débiter des sornettes, viens avec moi, on va s'en payer une tranche ! ».

Je ne compris pas de suite la portée de ses propos, mais comme très souvent je lui fis confiance et le suivis. Fasciné par ses connaissances historiques, je pensais qu'il voulait encore une fois me proposer de décortiquer un de ces faits étonnants que l'histoire nous donnait à découvrir. A ce jeu, personne de mes connaissances ne pouvait rivaliser avec lui.

Mais cette fois ce ne fut pas le cas, à mille lieux de là, il me proposa de participer à l'élaboration d'une des plus grandes recettes de notre patrimoine culinaire, la choucroute Auvergnate !

Les bras m'en tombèrent, moi qui pensais passer la journée au cœur d'une nature dévastée par le feu, les éclairs d'artifices, et les trous d'obus, j'allais tout droit devant les fourneaux, les casseroles et autres gamelles, pour écouter les conseils de cet historien cuisinier !

Comme si l'on m'avait mis les menottes aux poignets, je ne pouvais plus reculer, j'acceptais donc la gageure, et bien m'en prit. Inculte que j'étais, je fus interloqué par cette démonstration qui n'avait aucun sens amateur, tout était prévu et se fit en temps et en heure à l'image d'un plâtrier devant exécuter son œuvre avant le séchage définitif.

Ce fut ce jour-là que je compris que jamais rien n'était définitif. Que de l'histoire nous pouvions passer à la cuisine et que sans nul doute, rien n'était impossible avec un peu de curiosité et beaucoup de passion.

Laurent VACHER



LE VOL

Le petit Paul est en panique, tout ça pour montrer sa bravoure et montrer à ses copains qu'il n'a pas peur du haut de ses six ans, après des énièmes discussions avec eux, du genre : « t'es pas cap ! ».

Il a décidé d'aller cueillir des pommes sur le pommier du père Arnaud, personne effrayante, acariâtre et gigantesque pour lui qui ne mesure que 1m10. Mais il est fasciné par ce qu'il représente. C'est un peu un ogre pour lui. De plus il est souvent accompagné de sa femme très âgée, façon sorcière de Blanche-Neige. Pour corser le trait, et atténuer sa disgrâce, elle se maquille façon plâtrier.

Paul est en panique, car au moment où il retire ses menottes pleines pour remplir ses poches, une voix carnassière accompagnée d'un sourire bien gras vient troubler le calme de la nature.

« Il n'est plus temps de débiter des sornettes, cette fois ! Je te prends les mains dans le sac, ou plutôt dans mon pommier ! »

Le grand Arnaud se dresse devant lui en brandissant une fourche comme un trident neptunien.

« Tes copains sont passés avant ! Je surveillais l'arbre ! »

Paul se sent défaillir, mais dans un élan désespéré, il fait un bond sur le côté pour éviter « l'ogre », et fonce délibérément dans un buisson pour réussir à s'échapper. Il court longtemps, à perdre haleine, semant au cours de sa fuite les pommes dérobées qui étaient autant de preuves de sa bravoure.

Au pied du pommier, le père Arnaud s'esclaffe, fier de la terreur qu'il peut encore semer auprès des gamins.

« Ça me rappelle les cours de théâtre dramatique de ma jeunesse ! », se remémore-t-il. Une tranche de sa vie !

Alain PONROY



TOUT EN HERBE

Ce qui devait arriver arriva ! On leur avait pourtant bien dit de ne pas venir jouer là, et surtout pas avec un ballon !

Leur sourire s'était éteint d'un seul coup devant les dégâts qu'ils venaient d'occasionner. Ils en étaient sûrs : ça allait chauffer pour leur matricule quand le propriétaire reviendrait de vacances.

Depuis qu'il était parti sous d'autres cieux, les trois gamins avaient investi le parc de cette belle demeure, provisoirement abandonnée, mais où la mère de Thierry faisait le ménage. De vastes pelouses se taillaient la part belle entre les zones florifères et la belle fontaine qui, en arrière-plan, délimitait une magnifique zone de but. Personne ne savait où ils traînaient leurs guêtres toute la sainte journée, et nul ne serait venu les chercher dans cette nature privée et sophistiquée. En transgressant les règles du respect de la propriété d'autrui, ils se sentaient les rois d'un royaume interdit, ce qui les fascinait d'autant plus et les rendait invincibles.

Le goal avait mal anticipé son arrêt sur le dernier tir de Thierry, et le ballon avait poursuivi sa course dans les airs, jusqu'à ce qu'il heurte un obstacle de taille, en plein milieu de la fontaine. Le magnifique chérubin qui y trônait majestueusement venait de perdre de sa superbe en même temps que sa main droite, celle qu'il tenait bien haut levée. Une fois la stupeur passée, Claude se mit à ironiser :

« OOOH ! L'a perdu sa p'tite mimine, le pauvre ! Qu'elle est où, ta menotte, maintenant ? »

Son copain Jean-Luc éclata de rire : « T'as fait mouche, Thierry, dis donc ! Tu l'as pas loupée ! »

Les deux lascars se payèrent une tranche de rire à n'en plus finir. Seul Thierry ne riait pas : d'abord parce que c'était son tir qui était responsable du désastre, mais surtout parce que sa mère reviendrait le lendemain pour rouvrir la maison, prémisse du retour imminent du propriétaire. Si elle voyait ça, elle n'aurait aucune peine à faire un lien : les plates-bandes piétinées pour récupérer le ballon égaré, la pelouse usée devant la fontaine ... et le chérubin amputé.

« Ce que vous pouvez être cons, les gars ! Il n'est plus temps de débiter des sornettes et de rire comme des idiots sans cervelle ! Vous allez voir ce qu'on va prendre si on laisse ça comme ça ! »

Cela fit l'effet d'une douche froide sur le trio qui envisagea la suite orageuse et ses conséquences.

« On n'a qu'à recoller la main, dit Claude, mon père est plâtrier ! Y a c'qu'il faut à la maison ! J'vais chercher du plâtre et une truelle ... »

Il n'avait pas sitôt fini de parler qu'il était déjà reparti à travers le petit trou dans la haie qu'ils avaient contribué à élargir par leurs nombreux passages. Thierry se pencha pour récupérer la petite menotte boudinée au fond du bassin et, essayant de la replacer au bon endroit, eut soudain beaucoup de doutes sur la réussite de leur aventure plâtrière.

Catherine GONIN



LA PUNITION

- Où étais-tu hier soir ?
- Mais je t'ai dit que j'ai dû travailler tard.
- Avec ton collègue Chabert, c'est ça ?
- Mais tu délires, mon pauvre ! Je devais finir le dossier pour la réunion avec notre nouveau client vendredi.
- Il n'est plus temps de débiter des sonnettes. Je suis sûr que tu me mens, tu es blanche comme un plâtrier.
- Mais tu as bu ou quoi ? Qu'est-ce que tu vas imaginer !

Elle avait toujours été fascinée par le tempérament modéré de son mari. Il était d'une nature joyeuse et ne souffrait que rarement de sauts d'humeur, contrairement à elle. Elle sentait une colère noire monter en elle. Personne ne lui parlait sur ce ton !

Il fallait dire aussi que les soupçons de son mari la touchaient d'autant plus qu'elle était arrivée dans une tranche d'âge où elle doutait disposer encore d'un pouvoir de séduction suffisant. Elle n'avait jamais trompé son mari, mais elle aurait voulu croire pouvoir encore le faire. Ce qui n'était pas le cas.

- Franchement, je ne sais pas ce qui t'arrive, mais tu me fatigues.
- Et tu n'as encore rien vu, lui répondit son mari, avec un sourire malicieux, changeant subitement de ton. Viens là, tu as été vilaine et je vais devoir te punir, dit-il en sortant une paire de menottes d'un tiroir de la commode ...

Andréa FLORENTIN



LE COMPTE À REBOURS

Qui est cette belle enfant dans sa robe courte et les cheveux au vent ?
La connaît-il ? Est-elle une personne de son entourage, une inconnue
ou une idée sortie de son imaginaire ? Ce n'est pas ce qui manque
à cet homme aux nombreux messages et à la nature facétieuse.

Pour la paix, contre la pollution, pour la liberté, contre la violence, pour
la tolérance, contre la bêtise, pour l'évolution, contre l'homophobie...

A-t-elle sciemment lâché son beau ballon ou a-t-il glissé de sa menotte...

Parviendra-t-elle à saisir la ficelle ou s'amuse-t-elle à observer le cœur
rouge planer doucement. Tâche de couleur vive dans ce ciel noir et blanc.

Rouge amour, rouge sang, toujours sur la tranche, en équilibre dans cette
rue de Londres. Dessins à la craie, pochoirs, tags ou peintures, le plaisir est
aussi éphémère qu'émouvant. L'artiste choque autant qu'il fascine. A nous
de te choisir une identité fillette au sourire énigmatique : Joy, Kate, Vicky...

Nous ne saurons jamais. L'ouvrage est aussi mystérieux et emblématique que son
créateur (loin d'être un plâtrier !). Mais, il n'est plus temps de débiter des sornettes !

Le compte à rebours a commencé...5, 4, 3, 2, 1... le célèbre graffeur enclenche le
mécanisme à l'instant où les enchères sont au sommet : plus d'un million d'euros !

À la stupéfaction générale la petite fille se déchiquète en lambeaux. L'autodestruction
frange le précieux papier direction la poubelle ! Ou pas ! Banksy a-t-il raté son coup ?
L'espoir subsiste toujours ! Le ballon n'a pas éclaté, il est resté intact.

La fillette y croit encore et étire son bras vers le cœur vermillon...
l'optimisme au bout des doigts...

Béatrice GIMENEZ



ENQUÊTE A LA CHAPELLE

Ce matin, 10h30, la police est appelée sur les lieux. Devant la médiathèque, de nombreuses personnes sont attroupées et regardent avec effroi par la porte entrouverte de cet établissement, de l'extérieur on peut apercevoir l'importance des dégâts.

L'inspecteur Jean Kaduflère et son adjoint Luis Ocienha de la police de Bourges sont affectés sur les lieux pour enquêter et recueillir les premières constatations.

Devant leurs yeux se dévoile une véritable vision d'horreur. Toutes les étagères ont été renversées et les ouvrages éparpillés sur le sol, déchirés, écartelés, certains comme coupés en tranches :

- « Ne touchez à rien ! Nous allons relever les empreintes » ordonne l'inspecteur Kaduflère. « Le coupable de cette infamie ne doit pas s'en tirer comme ça ».

Quelle tristesse ! Ils sont là tous ces récits passionnants, toutes ces belles histoires d'amour, toutes ces intrigues policières, au sol, bafoués par un ignoble individu. Je l'imagine avec son petit sourire en coin, fasciné par son œuvre diabolique, faisant subir tous les outrages à ces trésors de papier.

Les étagères aussi ont été renversées parfois éclatées sur le sol. Comment imaginer une telle violence !

L'adjoint Luis Ocienha se penche sur un petit morceau d'étagère et remarque quelques traces blanches sur le rebord ? Quelle est cette substance ?

- « Luis prenez un échantillon et envoyez-le pour analyse au labo de la criminelle, cette énigme doit être résolue ».

Soudain un petit bruit se fait entendre là, dans le fond du bâtiment, il provient des toilettes de la médiathèque. Quelqu'un semble s'y tenir bien caché :

- « Sortez immédiatement » ordonne Kaduflère.

Un petit bonhomme en sort, tout dépit, tremblant comme une feuille, ses vêtements sont maculés de cette poudre blanche. Aucun doute on tient le coupable. Il s'agit en fait du plâtrier qui refait pour la énième fois les travaux à la médiathèque, Tout le monde est sidéré. Cet homme si gentil ne paraît pas être d'une nature violente, que s'est-il passé ? On l'interroge, il bafouille.

- « Heu, je ne sais pas, c'est pas moi... »

- « Suffit ! » rétorque Kaduflère, « il n'est plus temps de débiter des sornettes, passez-lui les menottes et emmenez-le ».

A cette heure nous n'en savons pas plus. Qu'est ce qui a pu pousser un homme à une telle violence, quel est son mobile ? Et d'ailleurs est-ce bien lui ?

Le mystère plane toujours sur la Chapelle.

Micheline FLORENT



RÉNOVATION

Pour Caroline et Justin la vie avait repris comme avant, entre Paris et Bourges, allers et retours par le train, Caroline habitant et travaillant à Paris, et Justin habitant Bourges et travaillant dans la région.

Pendant le confinement, elle était en télétravail chez Justin et ils avaient pu poursuivre les travaux dans son appartement, qu'il avait acheté en l'état, se gardant la rénovation petit à petit.

Malgré tout, il avait eu besoin d'un plâtrier pour le gros œuvre, car c'était une tranche importante des travaux.

Caroline était fascinée par le savoir-faire de son compagnon, et bien qu'elle mette de temps en temps sa « menotte » à la pâte avec le sourire, elle n'avait pas les qualités requises pour des travaux de cette nature, loin du Cabinet de recrutement pour lequel elle travaille.

Mais personne n'est parfait, et il n'est plus temps de débiter des sornettes, chacun, s'il en a le courage, peut s'avérer un bon compagnon sur un chantier, et seul le résultat compte.

C'est encourageant de voir des jeunes se lancer pour améliorer leur qualité de vie et nous espérons qu'ils seront heureux longtemps dans leur petit nid rénové à leur image.

Huguette RICORDEAU



VERSATILITÉ

La nature fait bien les choses ! Elle me fascine, ses miracles sont multiples et extraordinaires, sa beauté est époustouflante, même ses violences sont à couper le souffle. Elle nous nourrit, elle nous réchauffe, elle nous abreuve... elle nous tourmente, mais certainement pas autant que nous la tourmentons. C'est notre reine, notre mère à tous...

« Bon allez, il n'est plus temps de débiter des sornettes ! » Tu parles qu'elle fait bien les choses oui ! Si nous n'avions pas été là nous les hommes, ce ne serait qu'une jungle, des marécages, de la boue, des rocailles... heureusement nous l'avons menottée, domestiquée, sa beauté, ce sont ces plaines parsemées de champs multiples et colorés, à perte de vue, que nous avons créés. Ses forêts respirent grâce aux prélèvements de spécimens par nos soins, ses miracles nous les reproduisons en labo grâce à l'intelligence humaine, ses villes magnifiques avec ces tours s'élevant à des centaines de mètres sont des merveilles de technologie, la vie y foisonne en de belles individualités collectives (oxymore), ses lumières nous rassurent, nous guident, personne n'est seul en ville...

Alors, quelle mouche la pique lorsqu'elle se met à trembler et à tout foutre par terre, constructions et humains, lorsqu'elle ravage à grands coups de vagues, quand elle crache du feu, quand elle emporte tout dans ses tourbillons de vent, ah ! elle doit bien rire la nature de nous causer tant de frayeur et de peine, elle doit se gausser de nous, elle agit comme un enfant torturant ses jouets et les abandonnant tout démantibulés sur le sol...

Bon allez, il n'est plus temps de débiter des sornettes. C'est bien nous qui, sourire aux lèvres, nous offrons une tranche de sa vitalité en l'exploitant, c'est bien nous qui massacrons sa faune tout en déplorant l'extinction de certaines espèces, et c'est bien nous qui devons maintenant réparer tout ça, lui redonner toute sa place, mais c'est du boulot, la tâche est ardue, compliquée et harassante, nous ne sommes pas prêts d'en voir le bout comme disait le plâtrier !

Bon allez, il n'est plus temps de débiter des sornettes.

Je t'aime, moi non plus !

Nadine PALISSON

ÉPICE
LIVRAISON
CERISIER
MARGUERITE
JOKER,
BOÎTE
SIGNATURE

La phrase : « ...un jour, il découvrit avec effroi et désespoir... »



CHINATOWN

Le petit bonhomme était né dans le 13^{ème} arrondissement de Paris et y avait passé toute son enfance et même une partie de son adolescence, avant que ses parents soient mutés en grande banlieue.

Il n'avait pas eu l'occasion de revenir dans son ancien quartier pendant plusieurs années, mais un ami de province, de passage pour quelques jours, l'avait emmené revoir les lieux qui avaient tant compté pour lui.

Et c'est ainsi qu'un jour, il découvrit avec effroi et désespoir, que « son » quartier avait été transformé de fond en comble. Il ne reconnaissait plus rien, pas la moindre rue, pas le moindre trottoir, et il restait là médusé, les larmes au bord des paupières.

De nombreux immeubles de plus d'une vingtaine d'étages s'élevaient là où il y avait sa petite école, le square où il allait jouer avec ses copains à la sortie, sous la surveillance des mamans.

Au printemps, ils s'asseyaient sur les bancs sous les cerisiers en fleurs, et ouvraient la boîte contenant leur goûter, pain et carrés de chocolat, et une petite brique de Joker de jus d'orange comme boisson. Ils cueillaient ensuite quelques marguerites qui poussaient à l'état sauvage pour offrir à leur maman. Ils ne connaissaient pas leur bonheur !

Maintenant tout cela avait disparu. En bas des immeubles qui avaient poussé comme des champignons, d'immenses magasins asiatiques portant la signature de la Maison « Tang » s'étaient ouverts, d'où émanaient des senteurs d'épices et de produits divers venant de l'autre côté de la Terre.

Des camions de livraison entraient et sortaient des parkings de ces magasins pour alimenter d'autres plus petits dans la ville. C'était un va et vient incessant.

Une foule immense, cosmopolite, mais surtout asiatique se pressait sur les trottoirs et lui faisait penser à une fourmilière dans laquelle il aurait marché.

Il en avait perdu son souffle et avait du mal à regarder son ami.

Il était heureux de pouvoir repartir dans sa campagne d'adoption. Il n'avait plus que ses souvenirs pour faire revivre son quartier d'antan.

Quelle tristesse !!!

Huguette RICORDEAU



À LA CROISÉE DES CHEMINS

En ouvrant la porte, il vit une boîte, étonné que la livraison eut été déjà faite. Il ouvrit le paquet avec joie, bien qu'il sache ce qu'il contenait (un livre).

Traversant la cuisine, prenant une tranche de pain d'épices, il alla se réfugier dans le jardin, sous le cerisier, près du bosquet de marguerites.

Ce livre parlait de la différence. Etudiant en sociologie, il faut que Paul s'imprègne de tous les aspects humains. A mi-parcours de lecture, il a besoin d'une pose. Ce livre est très dur et peu tolérant.

Ce jour il découvrit avec effroi et désespoir, ce que l'homme est capable avec ses deux visages...

Paul se pose la question : « va-t-il continuer ses études en socio ou va-t-il jouer son joker et changer de direction ? » Mais avant, il doit rencontrer l'auteur de ce livre ; avec la signature et l'éditeur il devrait y arriver facilement.

Gislhaine PAGÈS



LA RÉVÉLATION

Quand Gédéon est né, il pesait à peine un kilo. Dans ces années-là, pas de couveuse ni d'hôpital. Il fut installé dans une boîte à chaussures, bien couvert par de la ouate.

Son berceau en carton garni de coton installé près du poêle lui a sauvé la vie. Bien au chaud dans son nid douillet près de ses frères nés le même jour... des canetons duveteux piaillant à qui mieux-mieux. Vorace et gourmand, le nourrisson tétait goulument le lait de sa mère. Contre toute attente et malgré les mauvais augures des bigotes, l'enfançon profita bien et pris du poids. Il gigotait et gazouillait autant que les petits canards.

Aussi on le coucha confortablement dans son vrai berceau. Pendant ce temps, une nouvelle couvaison de petits palmipèdes grandissait près du poêle. Du jour où Gédéon fut déplacé dans la chambre parentale, il se mit à pleurer jour et nuit.

L'appétit vint même à lui manquer. Marguerite, sa douce mère, cerna très vite le problème. Elle déménagea illico le petit lit près du poêle et des bruyants canetons. Comme par enchantement, Gédéon retrouva le goût du lait et le sourire. Les années passèrent. Le garçonnet s'éveillait dans l'exploitation familiale au milieu de ses amis les canards. Un jour il découvrit avec effroi que le foie gras était la source de revenus de ses parents. Il prit en horreur le gavage qu'il considérait comme de la maltraitance.

Comment pouvait-on faire souffrir ses frères et sœurs à plumes ! Une idée commença à lui trotter dans la tête... Après avoir obtenu une bourse grâce à son travail exemplaire, il fit de brillantes études et devint un aviculteur reconnu et réputé dans le pays.

Son joker ? L'élevage raisonné. Gédéon ne gavait plus les canards, mais vendait les œufs de ses canes. Remarquable trouvaille ! Avez-vous déjà dégusté un œuf de cane ? Un véritable délice XXL d'une saveur intense. Son entreprise déjà florissante prit un essor inattendu. Un célèbre restaurateur se mit en contact avec lui pour négocier une livraison hebdomadaire dans la capitale. Le grand Chef cuisina dès lors l'œuf de cane aux épices safranées. Ce mets délectable et recherché devint son « plat signature ». Il fallait patienter plusieurs mois pour obtenir une réservation dans son restaurant rebaptisé « La Cane aux Œufs d'Or ». Gédéon était à présent un homme heureux et serein. Les canards n'étaient plus malmenés. Ils couraient en cancanant en toute liberté sous les cerisiers. Il se dit que le bonheur est dans le pré !

Cet adage fut bien vite adopté par notre bon monsieur Gédéon Colvert !!!



PAGE BLANCHE

Aujourd'hui me voilà de nouveau à cet atelier d'écriture. Les sept mots sont donnés, la phrase du jour aussi.

Bon ! ...Cela me laisse perplexe je ne sais quoi en faire.
Un petit brainstorming s'impose, voyons ce que cela pourrait m'inspirer.

Prenons-les un par un : « boîte, livraison, signature ».

En les associant ? ça peut aller ensemble, peut-être une histoire de colis, de cadeau c'est bientôt Noël.

Commençons : « Hier j'ai reçu une boîte en livraison contre signature ».

Bof pas glorieux !

Le mot « joker » pourrait s'y rajouter : « Hier j'ai reçu une boîte en livraison contre signature et soudainement un joker en est sorti ».

Et bien je suis mal partie je n'arrive pas à démarrer.

Tournons autour des autres mots : « Cerisier, marguerite »

Très champêtre mais difficile à caser dans mon histoire postale. Peut-être l'histoire d'une jolie boîte décorée au motif de cerisier envoyée à Marguerite.

Essayons donc : « Hier Marguerite a reçu une jolie boîte décorée de motif cerisier, cet envoi reçu en livraison avec signature contenait en fait un joker jaillissant vivement hors de sa boîte ».

Bof ! Pas fameuse cette histoire, décidément ces mots ne m'inspirent pas, pas d'action, pas d'intrigue. Il faudrait un peu d'épices dans tout ça.

Plus j'essaie et moins cela ne vient. Je pense tout à coup à cet écrivain le stylo à la main lorsqu'un jour il découvrit avec effroi et désespoir que sa page resterait blanche.

En cet instant, ma tête est aussi vide que celle d'un enfant qui vient de naître, aussi stérile qu'un désert, très loin des grands champs de marguerites et des cerisiers en fleurs, loin de ces cargos chargés d'épices partant pour de lointaines livraisons, loin de ces rires d'enfants s'esclaffant devant ce petit joker sortant de cette boîte merveilleuse.

Rien !

Finalement, aujourd'hui il n'y aura de moi qu'une signature au bas de cette page.

Micheline FLORENT



CONNIVENCES

La petite boutique de Martin avait fière allure, sur la place de ce petit village méridional où il faisait si bon vivre. Pratiquant l'humour à tout va, il avait fait de l'enseigne de son commerce une invitation au sourire, en y inscrivant à sa manière son domaine d'activités. Ainsi pouvait-on lire : EPICE-RIZ, et inmanquablement, le client pénétrait à l'intérieur le cœur bien léger. Avec les habitants du village, l'habitude avait été prise de répondre à cet humour en continuant ce jeu de mots par un autre, mot de passe pour entrer faire ses achats du jour. Cela donnait des trucs complètement fous, du style : EPICE-RIZ-JAUNE, EPICE-RIZ-ZETTE, EPICE-RIZ-AU-LAIT, EPICE-RIZ-ZHOME, EPICE-RIZ-TOURNELLE, EPICE-RIZ-ZHIER, ou encore EPICE-RIZ-SOUS-CAPE...

Martin les notait scrupuleusement sur un petit carnet : une colonne pour le jeu de mots, une autre pour l'auteur et une autre pour la signature. Il le gardait précieusement dans une vieille boîte en fer, comme un véritable trésor, sous son comptoir. Il en avait déjà collecté une bonne vingtaine, l'imagination des villageois se tarissant petit-à-petit, prenant inmanquablement le chemin des répétitions. Les clients de passage, eux, avaient droit à un joker puisqu'ils n'étaient pas au fait des coutumes locales.

Un jour, il découvrit avec effroi et désespoir que son petit carnet avait disparu, alors que les trois cents euros de la caisse étaient toujours là. Il essaya de se remémorer les événements de la veille pour envisager lequel de ses clients aurait pu se livrer à un tel larcin. Aucun nom ne lui sembla crédible, tant par un éventuel mobile que par une quelconque potentielle envie de nuire. Il dut recommencer plusieurs fois son inventaire investigateur. Pour être sûr de n'oublier personne dans sa quête, il dessina une marguerite sur un papier et dans chaque pétale, inscrivit un nom. Puis, au jeu fictif du « Je t'aime, un peu, beaucoup... », à nouveau il élimina tous les candidats. Ce vol restait donc un mystère.

Martin restait sidéré d'un tel forfait, anodin pour tout un chacun, mais si dramatique pour lui. Tout à sa tristesse, il sortit de sa boutique et alla s'adosser contre le vieux cerisier qui trônait encore sur la place, seul de son espèce parmi les platanes pourvoyeurs d'ombre. Il n'avait pas le cœur à badiner ni à sourire. Il se sentait trahi, et honteux d'avoir à annoncer la nouvelle aux villageois qui s'étaient si bien pris au jeu.

Une camionnette de livraison s'arrêta devant l'épicerie. Le chauffeur en descendit avec un énorme carton blanc, semble-t-il assez fragile, au vu des précautions qu'il prenait. Martin se précipita pour réceptionner le colis, se demandant bien ce que cela pouvait être. Il ouvrit le couvercle et demeura stupéfait. Quand il se ressaisit, il prit conscience de la présence en nombre de personnes devant sa vitrine : tous les villageois étaient là, grand sourire aux lèvres, applaudissant à tout rompre.

Dans la boîte, un énorme gâteau en forme de fleur : dans le cœur, le nom de sa boutique, et dans chaque pétale les trouvailles des villageois au fil du temps... Un gâteau à partager entre amis, bien sûr, reconnaissants des petits bonheurs quotidiens procurés par leur

rituel implicite. Martin essuya une larme, retrouva son petit carnet subtilisé pour la bonne cause, et accueillit ses amis avec émotion : des petits bonheurs semés pour un grand bonheur reçu en cadeau...

Catherine GONIN



LA VESPA

Le réveil sonne. Il est cinq heures. C'est l'heure où se lève Fabrizio. Le soleil n'est pas encore levé au mois de Mai en Toscane, mais la journée promet d'être belle.

Après une petite toilette, il se dirige vers le garage en évitant les branches d'un cerisier en fleurs. Il ouvre doucement la porte et se dirige vers une forme, dissimulée sous une couverture. D'un geste rapide et théâtral, il la retire pour admirer la magnifique Vespa appartenant autrefois à son grand-père et qu'il a minutieusement restaurée l'hiver dernier. Il en fait le tour, l'inspecte sous toutes les coutures. Il ne s'en lasse pas ! Tout ce travail, c'est vraiment sa signature.

Il met son casque. Le moteur a le son familier et rassurant qu'il aime entendre : tout va bien. Direction Florence et son job d'été, en tant que livreur de pizzas. Il roule au milieu de la Toscane ensoleillée où naissent déjà des marguerites. Il est bientôt happé par la circulation. Il pense à Antonella, sa petite amie, avec laquelle il ira à San Francisco cet automne pour se fiancer. En attendant, il lui faut assurer des centaines de livraisons de pizzas, bien serrées comme des sardines dans leur boîte.

Il gare sa Vespa précautionneusement à l'ombre et à l'abri. Surtout pas sous les tilleuls : un jour, il avait découvert avec effroi et désespoir une horrible défécation dégoulinante sur le réservoir de son superbe engin. Il va charger un simple scooter affublé d'énormes supports pour ses livraisons. Il y a même une sacoche sur le phare avant pour y caler des épices. Dans son sac à dos, une bouteille de Joker pour sa vieille grand-mère avec laquelle il ira déjeuner pendant son temps de repos.

Allez, encore quatre-vingt-onze jours de boulot, et à lui la Californie et ses fiançailles avec Antonella. Mais surtout, pas de pizzas au menu, par pitié !

Alain PONROY



CHIC

Bénédicte arrangea les fleurs de lys dans leur vase, puis laissa son regard glisser sur l'ensemble du salon et de la cuisine ouverte. Rien n'accrocha le regard, rien ne dépassa. Tout était impeccablement rangé. Arrangé. Elle aimait l'ordre. Quand ils s'étaient rencontrés, celui qui allait devenir son mari avait souri de ce qui lui avait semblé, à l'époque, une lubie socialement plus acceptable que son contraire. L'arrivée d'un enfant dans ce foyer impeccablement tenu avait créé quelques crispations, car la nature joyeuse de ce petit intrus qui semait le chaos partout sur son passage semblait incompatible avec la maniaquerie de sa mère. C'est la raison pour laquelle il n'eut pas de frère ou sœur. Le besoin d'ordre de Bénédicte s'était, au fil des années, accompagné d'un insupportable snobisme qui finit par inquiéter son mari. Un jour, il découvrit avec effroi et désespoir qu'elle eut jeté aux ordures un bouquet de marguerites cueillies et offertes par l'enfant tout juste âgé de quatre ans. C'était un bouquet de fleurs trop banales, cela n'allait pas du tout avec la décoration raffinée du salon, déclara-t-elle à l'époque. Son mari finit par s'habituer et l'enfant à désertier le rez-de-chaussée de la maison qui n'avait de « familiale » que le nom. Il ne sortait bientôt plus de sa chambre qu'à l'heure des repas et à contrecœur.

Marguerite traversa le salon et se posta devant la grande fenêtre, impatiente. Le livreur aurait dû passer depuis un moment déjà. Ce retard était bien inhabituel. Elle eut préféré qu'il dépose le colis dans la boîte aux lettres, mais la valeur des épices commandées sur ce site Internet à l'autre bout du monde aux prix indécents exigeait une livraison contre signature.

Elle aimait la vue depuis la grande fenêtre du salon. Les deux grands cerisiers devant la maison l'avaient grandement influencée dans le choix de la maison. C'était autre chose que d'avoir, par exemple, de vulgaires chênes dans son jardin. Elle avait trouvé cela très chic, à l'époque, avant de constater, dès le premier été, que les effets digestifs qu'eurent les cerises sur les oiseaux furent beaucoup moins classe. Elle demanda à son mari s'il n'y eut pas un moyen efficace pour tuer tous les oiseaux du voisinage, afin de garder son jardin et les bords de ses fenêtres bien propres. Mais pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, il ne céda pas à son caprice mais lui tint tête en lui répondant par un énigmatique : « Là, franchement, chérie, Joker ! »

Andréa FLORENTIN

Les cinq mots...

TAPIS
ECLAIR(S)
EMOTION (S)
LETTRE (S)
NEZ

Choisir trois mots parmi les six suivants...

MIEL
BANANE
CANNELLE
CORNICHON
SEL
MOUTARDE

Pas de phrase. Le titre doit comporter deux mots.



ÉTOILES PERDUES

Assis sur le tapis du salon le vieil homme rêvassait comme à son habitude. La vie lui était plus douce quand il s'envolait dans ses pensées. Depuis longtemps maintenant il faisait partie de ce grand monde du cirque, mais aujourd'hui et depuis quelques semaines le vieux clown était triste. Comme il était loin le temps où, assis devant sa table il se fardait, exagérant sur le maquillage, posait son gros nez rouge au milieu de sa bouille toute ronde, puis s'envoyant un clin d'œil plein d'émotion devant son grand miroir, il se levait et hurlait dans sa loge : « Allez vas-y, vas les faire rire !! »

Mais les temps ont changé, le cirque n'est plus à la mode, les distractions sous un grand chapiteau froid, les gens n'en veulent plus, ils ne vont plus chercher les petits instants de bonheur, il faut qu'ils viennent à eux... Finis l'Auguste et son compère vif comme l'éclair, prêt à bondir et rebondir sur les moindres bêtises. Les lettres au-dessus du chapiteau sont en train de tomber, quelques-uns pensent encore pouvoir les sauver mais le combat semble pourtant irrémédiablement perdu. Les animaux sont bannis de la piste, n'apportez pas de miel il n'y plus d'abeilles et si par hasard vous aviez quelques bananes en reste, aucun singe ne viendra vous les voler. Finie l'époque où les saltimbanques côtoyaient les éléphants et les tigres, finis les temps où les clowns meublaient les instants de repos entre deux attractions brillantes, aujourd'hui le sel de leur vie d'artiste semble se dissoudre dans la pénombre d'un monde en train de disparaître.

Alors l'Auguste, cloîtré dans son salon, arrive encore à trouver quelques moments de quiétude, mais seulement quand ses rêves et pensées le lui autorisent...

Laurent VACHER



MARDI GRAS

Chaque enfant avait reçu une petite lettre l'invitant à participer à l'après-midi récréatif organisé pour Mardi Gras.

C'est avec émotion qu'ils avaient découvert la pièce où se tiendraient les festivités. Des tapis étaient étalés sur le sol pour qu'ils puissent jouer par terre sans avoir froid, faire des cabrioles et se rouler autant qu'ils le souhaitaient.

Quelques sorcières, échappées d'Halloween, se tenaient de-ci de-là, et leurs yeux lançaient des éclairs qui ne faisaient même pas peur à ces petits diables. Ils en avaient vu d'autres !

Pour le goûter, on avait prévu de faire des crêpes et une bonne confiture avait été préparée le matin, car elle avait besoin de cuire un peu plus longtemps : bananes et miel la composaient et une bonne odeur de cannelle venait chatouiller les petits nez qui ne manquaient pas de venir renifler autour de la grande bassine en cuivre qui refroidissait dans un coin.

Tout avait été prévu pour que l'après-midi se passe dans les meilleures conditions et que les enfants en gardent un très bon souvenir. Beaucoup d'entre eux auront du mal à s'endormir le soir après l'excitation de la journée et leurs rêves seront remplis de rires et de chansons dont ils se souviendront encore le lendemain.

Huguette RICORDEAU



BOUTIQUE MERVEILLEUSE

Je me souviens, étant petite fille, de cette petite boutique au coin de ma rue. J'y passais chaque jour en partant à l'école et chaque fois je ne pouvais m'empêcher d'y glisser un œil par la porte entrouverte, magique, profonde comme une grotte aux trésors.

Ce matin-là, maman me voyant encore intriguée, me tire par la main et me dit : « Allez vient on va voir ».

A l'entrée se tient un grand comptoir sur lequel trône une grosse caisse enregistreuse, pas de celles toutes électroniques que l'on connaît aujourd'hui mais très ancienne comme trouvée dans une brocante, pleine de touches, de chiffres, elle semble précieuse et rutilante.

Derrière elle, un petit bonhomme barbu, nez rouge, un peu replet, joues rondes comme de belles pommes nous accueille.

- « Bonjour », dit-il d'une voix douce comme le miel, « Entrez je vous en prie, venez découvrir mes merveilles ».

Je tiens fort la main de maman et mon cœur se met à battre aussi fort qu'un tambour. Mes yeux s'écarquillent. Ça y est j'y suis dans ma grotte aux trésors.

Une longue pièce s'ouvre devant nous. Sur le sol de grands tapis s'étalent, on les dirait sortis tout droit du château de la Belle au bois dormant. Dressée tout autour, une montagne de douceurs, des dizaines d'ours, de petits chiens, de chatons et multitudes de petits animaux en peluche plus adorables les uns que les autres, ne demandant qu'à être cajolés. Tous semblent m'accueillir avec une infinie tendresse.

En progressant dans cet endroit magique je découvre alors dans un coin, les plus jolies poupées que je n'avais vues, toutes fragiles, si délicates, vêtues de jolies petites robes adorables et de si jolies petites chaussures, leurs cheveux soyeux ne demandant qu'à être brossés. Toutes semblent attendre d'être adoptées par une gentille famille.

Tout au fond du magasin changement d'atmosphère. Ici se situe le paradis des aventuriers, soldats et super héros semblent monter la garde et protéger ce petit monde des quelques monstres et dinosaures situés à proximité, trains électriques, chars et divers véhicules se dressent en barricade. De grandes tours en Lego ont été érigées en forteresse. Aucun doute ici il y a de l'action en témoignent les arcs et fusils lance éclairs accrochés ici et là sur le mur.

Tout est là pour s'équiper, de la panoplie complète du guerrier ou de l'aventurier aux jolies robes de princesses. Je ne sais plus où donner de la tête, ici tout est possible, devenir roi, reine, aventurier, chauffeur de train, ou bâtisseur de cathédrale.

Je crois que je n'oublierai jamais cette petite boutique qui sentait Noël, le miel et la cannelle et qui m'a procuré tant d'émotions.

Aujourd'hui je déambule dans les allées de cet hyper marché dont le nom est inscrit en lettres géantes sur sa façade. Je regarde les rayons entiers de jouets qui s'étalent devant moi, coincés entre la moutarde et le camembert. Plus de rêverie possible, plus de magie, je me demande où est parti l'esprit de Noël.

Micheline FLORENT



SOUVENIRS ABANDONNÉS

« Chérie, dépêche-toi, nous allons être en retard, nous avons rendez-vous au Q G à 14 h »
Deux jours plus tôt Impasse des hirondelles...

Nous avons tous reçu une lettre nous annonçant que nos maisons allaient être rasées pour construire une école. En un éclair nous nous sommes mobilisés.

Dans l'impasse il y a six petits pavillons, que nous habitons depuis 40 ans.

Nous allons laisser tous nos souvenirs... quelle émotion...

Nous voici donc réunis sous le sapin que nous avons vu grandir ; aujourd'hui il n'est plus aussi beau.

Dessous un tapis d'épines jonche le sol. Chacun a amené de quoi grignoter, la discussion risque d'être longue.

Gustave est celui qui a déclenché le plan de crise. « Nous n'allons pas nous laisser faire ».

Le voilà donc parti dans les actions à mener.

Je m'ennuie et me met à picorer dans le buffet improvisé (charcuterie, cornichons, sel, les petits gâteaux au miel, banane et cannelle de Rosalie).

Gustave, toujours avec son appel à la révolte me gonfle, la moutarde me monte au nez.

« Concrètement dis-nous quelle action nous allons mener »

Plusieurs propositions ont été lancées, une a retenu la majorité, soufflée par le petit-fils d'Anatole et son camarade rappeur à l'occasion.

Le jour dit nous nous rendons au Q G, déguisés : un avec un tee-shirt avec un visage qui montre des dents dorées, mon mari avec un pantalon si large que s'il faisait la grosse commission cela ne se verrait pas, moi-même en jean avec plus de trous que de tissu, des anneaux avec lesquels on pourrait faire du hula hoop, Martine en juste au corps léopard.

La caméra tourne :

« J'habite dans une maison
Aussi vieille que ton daron
Le Maire a décidé
On doit s'incliner
Si je n'avais pas d'arthrose
Il aurait des ecchymoses »

Tout cela lancé sur les réseaux sociaux !

De toutes les actions menées rien n'y a fait, nous laissons nos souvenirs, nous ne sommes pas tristes.

D'autres viendront rejoindre les nôtres Impasse des hirondelles.

Gislhaine PAGÈS



LA MISSION

Osman se promène au milieu de la foule du marché d'Ispahan. Il contemple de façon distraite les vendeurs de bananes. Comment sont-elles arrivées jusqu'ici ? Mystère ! Il s'imprègne malgré lui du bruit des conversations, du marchandage, des odeurs des étals. Miel, cannelle et autres effluves chatouillent agréablement son odorat, mais il a le nez ailleurs, si l'on peut dire.

Malgré la chaleur torride et étouffante, il a froid. En fait, il est terrorisé. Ses émotions et l'ampleur de sa mission le paralysent.

« Bon, respire un bon coup, se dit-il pour reprendre le contrôle de lui-même. Concentre-toi sur ta mission ».

La veille au soir, il a reçu la visite d'Omar, l'eunuque principal du palais, qui lui a remis une lettre du Vizir, accompagnée d'un pli scellé qu'il doit impérativement remettre au Général Ali Pacha, parti depuis un mois avec le gros de l'armée pour vaincre une rébellion aux confins du Royaume.

Dans sa lettre, le Vizir l'informe que lui, Osman, son principal espion sous couverture de simple marchand, doit sauver le califat car des traîtres l'ont informé qu'il est trahi et qu'Ali Pacha va tomber sur deux armées bien supérieures à la sienne. Soit il remet la lettre à temps, soit sa tête revient seule aux pieds du Vizir.

Le lendemain matin, toujours angoissé à l'idée de rater sa mission, il sort son tapis le plus rapide. Il se positionne dessus mais n'arrive pas à trouver le mot de passe pour le faire décoller (Hé oui ! C'est un tapis ultramoderne !).

Après moult tergiversations, hésitations, sueurs froides et tremblements, toujours rien. A court d'idées, il essaye en bégayant une énième formule et BINGO ! Le tapis décolle à la vitesse de l'éclair en laissant son turban sur place.

« Ouf, se dit-il en esquissant un mince sourire et en se cramponnant, je vais peut-être garder ma tête sur les épaules ! »

Alain PONROY



À L'ATTAQUE

Ça ne va pas se passer comme ça ! On va voir ce qu'on va voir ! Je suis connue pour ça : la dame est gentille, sans doute trop, mais quand elle n'est pas contente, elle se fend d'une belle lettre où elle exprime implacablement tous ses ressentis.

Et le ton n'est pas tout sucre, tout miel. Ça met parfois plusieurs jours à murer, mais au moment où le stylo touche le papier, alors là, je suis inarrêtable. Je pose les arguments, bien étayés, preuves à l'appui, et surtout bien décoiffants, à la hauteur de l'injustice ressentie. Des éclairs de vérité, impitoyables, pour lézarder à jamais l'aplomb du gros cornichon d'en face qui a osé dire de tels mensonges à mon sujet.

Qui est-il pour oser se permettre des jugements à l'emporte-pièce sur moi et sur mon travail ? Pour qui se prend-il pour émettre ce tas d'immondices, tel une Gorgone crachant le venin de tous les serpents qui ornent sa tête ? Il ne sait pas à qui il a à faire, et va se repentir de son flot ordurier à mon encontre. Je ne suis pas de celles qui cachent la peau de la banane sous le tapis avec la poussière du jour. Je ne suis pas autruche pour enfouir ma tête dans le sable, laissant mon auguste derrière emplumé à la merci des vilains.

Quand on m'attaque une fois, je peux, à la rigueur laisser passer, deux fois, c'est déjà une de trop et j'ai le nez qui commence à frissonner. Mais trois fois, c'est le summum, et là, plus de quartier ! Les émotions s'enchaînent crescendo, allant de l'agacement impossible à dissimuler, à la colère dévastatrice, en passant par la phase de larmes incontrôlables que seul un tel sentiment d'injustice était capable de déclencher.

Une fois toutes ces étapes passées, vient le temps de la colère froide et de la planification épistolaire. Ça se construit lentement, par la pensée, entre les draps, sous la douche, en cuisinant un poulet qu'auparavant on a débité sauvagement en plusieurs morceaux, à grands coups de couperet — croyez-moi, ça détend ! — en lisant un bouquin, en dessinant ... Bref, la fameuse lettre s'élabore lentement mais inexorablement, cherchant parfois très loin dans les souvenirs les arguments percutants à opposer à la perfidie de notre cornichon, ceci dit, un bien sympathique sobriquet pour un personnage de cette trempe.

Quand l'apaisement s'installe dans mes pensées, c'est que c'est mûr. C'est le moment d'écrire, de coucher sur le papier des paroles qui laisseront des traces indélébiles. Plus besoin de réfléchir : le stylo glisse, imperturbable, dessinant des pleins et des déliés aux sens ravageurs, dans un jet continu dont la course ne s'arrête qu'au point final, accompagné d'un immense soupir d'aise. Car justice sera ainsi rendue et la vérité rétablie.

Et comme il importe qu'elle le soit aux yeux de tous ceux qui ont prêté oreilles attentives à Monsieur Cornichon sans rétorquer pour me défendre, ma lettre sera diffusée largement sur tous les ordinateurs de l'entreprise. Personne ne pourra contrer mes

vérités et j'aurai la satisfaction de croiser des gens penauds de leur bêtise initiale : ma récompense, mon triomphe !

D'un Z qui veut dire Zorro !

Catherine GONIN



LES SPÉCULOOS

Comme tous les ans Noëlla attend minuit avec impatience. Comme tous les ans, elle a préparé les friandises pour « le bonhomme à la barbe blanche ». Un verre de lait au miel et des spéculoos maison. Elle a beau avoir 15 ans, pour elle la magie de cet instant est toujours présente. Sauf que cette fois Noëlla s'est endormie sur le tapis du salon devant la cheminée éteinte. Réveillée par un petit bruit feutré, elle se retrouve nez à nez avec l'homme. Les deux sursautent interdits et se sentent fautifs de s'être laissés surprendre. Comme des statues de sel immobiles, face à face, ils se dévisagent.

Un éclair magnétique accroche leurs regards. Un évènement inattendu se déroule à cet instant : un coup de tonnerre retentissant ébranle la maison...

Noëlla se retrouve seule, le lait et les biscuits ne sont plus là. Elle se sent différente, à la fois légère et confuse, ne sachant expliquer pourquoi. Malgré son trouble elle se souvient pourtant qu'on lui avait décrit un vieux monsieur bedonnant à barbe blanche. Elle a bien vu un homme jeune, musclé, glabre et fort séduisant !

Une année passe. La jeune fille de plus en plus belle ne déroge pas à sa tradition. À une différence près, ce soir elle s'allonge sur le tapis moelleux et attend l'homme en rouge et blanc, avec le lait et une assiette de spéculoos, bien éveillée !

Il surgit dans un grand fracas. Ou bien est-ce son cœur qui cogne fort, très fort, tellement fort ? L'échange des regards reprend, s'intensifie. Les corps se rapprochent, s'attirent. Les doigts se touchent, tremblent, frissonnent... pschitt, le bel homme a disparu à nouveau, ainsi que le lait et les gâteaux. Noëlla est bouleversée, elle ne contrôle plus ses émotions. Elle a peur de comprendre...

L'année suivante, bien campée sur ses jambes, elle l'attend de pied ferme. Il est en avance et ils passent beaucoup plus de temps ensemble. Ils grignotent les spéculoos parfumés et boivent le lait dans la même tasse. Ils se chuchotent des confidences. Ils sont proches, très proches... Mais il doit partir, continuer sa tournée pour les enfants sages. Avant de se quitter, ils échangent un chaste baiser du bout des lèvres. Une caresse du fond des yeux et Noëlla est à nouveau seule, une étrange chaleur au creux des reins. Les

guirlandes colorées clignotent sur son visage empourpré. Quel est ce secret échangé discrètement ? La jeune fille le garde pour elle comme un trésor jusqu'en décembre prochain. Qui finalement arrive bien vite !

Noëlla est une femme à présent et d'une beauté à couper le souffle. Elle pose la lettre destinée à ses parents sur la cheminée. Ils seront tellement heureux pour elle. Elle a revêtu son manteau rouge à revers blancs et chaussé ses bottines fourrées. Un sachet de spéculoos à la main, elle se languit. Ils se sont aimés dès la première seconde. C'est sans doute ce que l'on appelle « le coup de foudre ». À présent elle est prête et pressée de le retrouver. Il descend prudemment dans cette cheminée pour la dernière fois, le cœur battant la chamade.

Elle est ravissante. Leurs yeux se cherchent dans la semi-pénombre, leurs bras s'effleurent... L'attirance est trop forte, ils ne veulent plus résister et échangent un doux baiser au parfum de cannelle. Il l'emporte avec lui et au loin dans le ciel étoilé, on voit disparaître deux silhouettes enlacées à bord d'un traîneau tiré par des rennes, vers un avenir enchanteur. Au petit matin, à quelques rues de là, un jeune garçon découvre ses cadeaux sous le sapin. Il se tourne vers son grand-père et lui demande : « dit papi, est-ce que la Mère-Noël existe » ?

Les enfants posent parfois des questions bien étranges !

Béatrice GIMENEZ



HOMINICIDES SCANDALEUX

J'ai eu le nez fin ! Même si je me suis pris les pieds dans le tapis, en un éclair je me suis sorti de ce mauvais pas, j'en ai la certitude ! L'émotion a fait pâlir son visage à la lecture de la lettre et cela m'a fourni la preuve que je cherchais ! J'avais la banane !

Pour une première enquête, me voilà meilleur que les homologues soi-disant plus expérimentés et donneurs de leçons, à mon avis plutôt frappés par la limite d'âge, de vrais cornichons !

L'équation est pourtant simple : de l'argent, du sexe, un meurtre. Un homme de cette envergure irait-il s'acoquiner avec la première femme de chambre venue alors qu'il a tout le loisir de s'offrir les faveurs des plus belles !

Pensez-donc, cette lettre au directeur de l'hôtel où elle demande le changement de ses horaires pour soi-disant garder son enfant malade, des foutaises ! Elle voulait être là au même moment que sa victime, elle le voulait, lui si élégant, un bien bel homme surtout en peignoir, c'est une femme lubrique ça se voit ! Un peu de sel dans une vie fade ! Il est charmant, a beaucoup d'esprit et d'argent. Elle l'a agressé, il l'a repoussée, elle a insisté, pour elle « non » veut dire « oui » alors il a vraiment pris peur et a crié pour appeler à l'aide, j'ai des témoins, qui ne sont pas très sûrs, mais ça c'est un détail.

Puis, pour le faire taire, elle s'est saisie de l'homme, lui a couvert la bouche d'une main, l'a entraîné sur le lit et l'a étouffé avec le coussin, le pauvre homme n'a rien pu tenter pour se libérer. Certes il n'est pas mort étouffé, mais ce sont les hommes de la police scientifique qui le prétendent ! Il serait mort d'un arrêt du cœur parce qu'il courait après la femme dans tout l'appartement de l'hôtel. Foutaises ! De plus, c'est la même chose dans les deux cas, c'est un arrêt du cœur par manque d'air. Non cette femme doit être incarcérée et elle va voir en prison ce que l'on fait aux violeuses ! La presse va prétendre qu'il l'a provoquée avec une tenue affriolante, avec des amabilités, il ne lui aura pas opposé un refus catégorique, il était donc consentant, c'est facile à ce tarif-là ! Tous les hommes sont en danger, je vous le dis, elles sont à l'affût du moindre égarement dans une rue la nuit, à la sortie d'un bar ou du cinéma.

Un homme seul est une vraie victime potentielle. Nous devons lutter contre ce fléau et durcir les lois : la prison et la castration chimique pour toutes les femmes !

Nadine PALISSON

MODE D'EMPLOI

Lancez-vous !

Accordez-vous une pause et écrivez, seul(e) ou en famille, entre amis.

Offrez-vous un moment de plaisir créatif, plongez-vous dans votre imaginaire ou dans vos souvenirs et racontez. Faites travailler vos synapses et créez de l'endorphine, cette belle hormone du bonheur.



Médiathèque Colette Lerasle

18 rue Parmentier

18570 La Chapelle Saint-Ursin

Tél. 02 48 66 49 68

Mail : mediatheque18570@lachapellesaintursin.fr